

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. LE C. DE B***

TOME PREMIER.





François de Soubise
de Pierre de Bernis
Cardinal Archevêque d'Albi.
né le 22 mai 1713.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. LE C. DE B***

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.

Nascuntur Poëta CIC.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVI.





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

LES Editions réitérées des *Œuvres* de M. le C. de B***** qui ont paru depuis plusieurs années , tant en France qu'en Hollande , ont été jusqu'à présent si incorrectes & si tronquées , que nous avons cru devoir en publier une nouvelle , aussi fidelle que complete , & faire tous nos efforts pour la rendre digne de son illustre Auteur , & la présenter au Public qui la desiroit depuis long-tems. Persuadés que cette Edition sera bien accueillie en France , où regne le meilleur goût pour la Littérature ,

vj AVERTISSEMENT:

*nous en avons fait passer un grand
nombre d'exemplaires à nos Libraires
correspondans , qui indubitablement
seront flattés de débiter un Ouvrage
déjà marqué du sceau de l'immortalité,*

DISCOURS

SUR

LA POÉSIE.

BREBEUF, en embellissant l'idée de Lucain sur l'Ecriture, a donné, sans y penser, une définition bien juste de la Poésie.

*Phœnices primi, fama si creditur, ausi,
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

(a) C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par des traits divers, de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce dernier trait si heureux & si expressif, auroit encore plus de force & de

(a) Il n'est peut-être pas aisé de citer quatre vers François où l'on ne puisse reprendre quelque défaut, ou desirer quelque beauté. Les vers de Brébeuf sur l'écriture sont fort estimés : cependant le troisième de ces vers est très-foible, & les regles exactes de la Langue ne sont point observées dans le quatrième. Il faudroit dire de donner de la couleur, &c. non pas donner.

finesse , s'il étoit appliqué à l'art des vers. On a éclairci , on a fixé tous les principes de la Poésie , en disant d'elle , qu'elle est l'art de donner du corps & de la couleur à la pensée , de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser pour être homme d'esprit ; mais il faut imaginer pour être poète. Horace , si grand peintre dans ses Odes , ne se croit pas lui-même Poète dans ses Satires & dans ses Epîtres : il ne reconnoît de regles essentielles à la poésie , que les seuls principes de la peinture : *Ut pictura poësis.*

Les ouvrages d'Homere , d'Hésiode & de Virgile , sont des galeries de tableaux , ouvertes à tous les amateurs des beaux-arts : aussi le célèbre Bouchardon , qui dans la partie du dessin peut justement être appelé le Raphaël de la France , a dit , en parlant d'Homere : *C'est le Poète des Peintres.* On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet , quel tableau de Michel-Ange a plus d'expression & de force que le

sur la Poésie. 9

combat de Cacus & d'Alcide dans le huitieme livre de l'Enéide. Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas terminé !

*Hic Cacus in tenebris incendia vana vomentem
Corripit in nodum complexus , & angit ingarens
Elisos oculos , & siccum sanguine guttur.*

Et quelques vers après :

*. Pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribilis oculos, vultum, villosaque satis
Pectora semiferi , atque extinctos faucibus ignes;*

On trouve , à chaque page , dans Homere & dans Virgile , des tableaux de la derniere force ou de la plus grande vérité. C'est sans doute cette abondance d'images tirées du sein de la nature , qui a assuré de siecle en siecle à ces deux célèbres auteurs le titre de grands Poëtes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit , on auroit eu peut être bien des defauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel , & le signe le plus infailible du gé-

nie. En fait d'arts , qui n'invente pas , ne mérite point le titre de grand homme, Mais l'homme inventeur n'est pas toujours Poète. Il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie & animée , qui distingue le style poétique de tous les autres styles. Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des Poètes , & que l'esprit , malgré toutes ses ressources , ne pourra jamais ni imiter le talent , ni le remplacer. Lucain , avec de grandes beautés , a confirmé cette maxime par son exemple ; & le traducteur de l'Iliade , si estimable d'ailleurs , ne l'a que trop prouvée de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de poésie. Tout Poète qui n'est pas peintre , n'est qu'un versificateur. Un grand tableau a le caractère & le mérite du poème épique. La chanson peut passer pour une espèce de miniature. Je crois qu'en faisant l'histoire des Arts sous le règne de Louis XV , on pourroit comparer le Sallon d'Hercule , peint par le Moine , avec le célèbre poème de la Henriade.

La nature entière est l'objet de la Poésie. Il faudroit donc , si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient , que le vrai Poëte eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit , & de tout ce qui est du ressort de la matiere. Les Poëtes ignorans sont toujours de foibles copistes : ils peignent d'après des descriptions anciennes , empruntées elles-mêmes les unes des autres , les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vues , l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pu être les témoins , des batailles sans aucune connoissance de la guerre : & pour dire encore plus , ils osent quelquefois parler du gouvernement sans nulle teinture de politique ; de mœurs , de passions , sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre , ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies , le murmure des ruisseaux , les pleurs de l'Aurore , & le badinage des zéphirs. On voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la ville , & qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de Peintre les différens spectacles des

cieux , & les accidens qui varient le tableau de l'Univers. Leurs descriptions sont chargées & confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature : leurs draperies dérobent les Graces sans les orner. Les jeunes Poëtes sur-tout donnent rarement aux objets differens le ton de couleur & le degré d'expression qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de style , & peignent une danse de Wateau avec le pinceau fier des le Brun & des Poussin.

L'auteur des Epîtres qui composent ce Recueil (a) , occupé depuis quelques années à perfectionner un poëme contre les différens principes de l'irréligion , a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux si en consacrant les loisirs de la jeunesse à la défense de la vérité , il avoit pu embellir

(a) Ce Recueil d'Epîtres est le premier hommage public que M. L. de B * * * ait rendu aux Belles-Lettres. Il délavoue tous les morceaux de prose & de vers qu'on lui a attribué.

par

par des images intéressantes les systèmes abstraits de physique & de métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé. Virgile , qui a étudié avec soin , en use ainsi dans son poème des Géorgiques. Les matieres les plus seches s'ornent & s'enrichissent dans ses mains: il lie avec un art admirable l'épisode au sujet , en sorte que sans jamais abandonner son plan , il le varie , & empêche que l'imagination ne se croie captive dans les bornes où il la retient. On ne sera peut-être pas fâché de juger si le disciple a profité des leçons du maître (a). Le système de Spinoza, si monstrueux dans ses principes , si horrible dans ses conséquences , sembloit prêter bien peu à la poésie françoise , brouillée de tout tems avec la philosophie , & sur - tout avec la métaphysique. L'auteur du poème contre

(a) Dieu est tout , tout est Dieu , selon le système de Spinoza : les hommes , les animaux , les plantes sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe que tout ce qui est , est bien , soit dans l'ordre physique , soit dans l'ordre moral.

l'irréligion , a osé exposer ce système si abstrait. Le public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le chant où il expose & réfute le spinosisme.

Enfin je vous revois , bois antique & sauvage ,
Lieu sombre , lieu désert , qui dérobez le sage
Au luxe des Cités , à la pompe des Cours ;
Où , quand la raison parle , elle convainc toujours ;

Où l'ame reprenant l'autorité suprême ,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.
Esclave dans Paris , ici je deviens roi :
Cette grotte où je pense , est un Louvre pour moi ;

La Sagesse est mon guide , & l'Univers mon livre :

J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
C'est ici que la sage & profonde raison
De mon esprit captif étendit la prison ,
Quand armé du flambeau de la Philosophie ,
Je démasquai l'erreur que l'orgueil déifie ,
Que toléra long-temps le Batave séduit ,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude ,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étalé,
Muse , rappelez-moi le mémorable jour ,
Où la vérité même éclairant ce séjour ,
Du Dieu de Spinoza m'offrit la vive image :
Ile étoit sans bandeau , peignons la sans nuage.

Loin du faste imposant & toujours onéreux ,
En d'inutiles plaisirs couloient mes jours heu-
reux.

Tout entier à l'étude , à mes vœux , à moi-
même ,

Du hardi Spinoza je creusais le système :
Et de son athéisme éclairant les détours ,
A Dieu qui l'outragea j'adressois ce discours :
Descends , grand Dieu , descends dans ma re-
traite obscure ;

Pénètre mon esprit de cette clarté pure ,
Dont les sages témoins de ta félicité
Partagent avec toi l'heureuse immensité.
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse ,
Enflamme mon esprit , & mûris ma sagesse ;
Viens à moi , je t'implore... Un feu pâle &
soudain ,

De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chute du monde.
Les Astres égarés dans une nuit profonde ,
Et par leurs tourbillons vainement suspendus ,
Roulerent dans les airs ensemble confondus.
Tout parut s'abîmer : moi seul calme & tran-
quille ,

Je vis l'affreux chaos entourer mon asyle.
Tu me donnois , grand Dieu , cette intrépidité.
Plongé dans le silence & dans l'obscurité ,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre ,
Un énorme Géant. Que dis-je ! un monde entier,
Un colosse infini , mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible :

Ses cheveux , des forêts , son œil sombre & terrible ,

Une fournaise ardente , un abyme enflammé :

Je crois voir l'Univers en un corps transformé.

Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines ,

Le profond Océan écume dans ses veines ;

La robe qui le couvre est le voile des airs :

Sa tête touche aux cieux & ses pieds aux enfers.

Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare :

Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare ,

Plus tremblant que soumis , plus surpris qu'agité ,

Je cherche en lui les traits de la Divinité ,

Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,

Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :

« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ,

» Homme , plante , animaux , esprit , corps ,
tout est Dieu.

» Spinoza le premier connut mon existence :

» Je suis l'être complet , & l'unique substance :

» La matière & l'esprit en sont les attributs :

» Si je n'embrassois tout , je n'existerois plus.

» Principe universel , je comprends tous les êtres :

» Je suis le souverain de tous les autres maîtres :

» Les membres différens de ce vaste univers ,

» Ne composent qu'un tout , dont les modes
divers ,

» Dans les airs , dans les cieux , sur la terre &
sur l'onde ,

» Embellissent entr'eux le théâtre du monde ,
» Et c'est l'accord heureux des êtres réunis ,
» Qui comble mes trésors & les rend infinis .
» Cesse donc de borner ma puissance divine ;
» Je suis tout : tout en moi puise son origine ;
» Ma grande ame circule , agit dans tous les
corps ,
» Et selon leur structure anime leurs ressorts ;
» Mais la sagacité ne s'échappe & n'émane
» Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'or-
gane .
» Si le voile est épais , l'esprit éclate moins :
» S'il est plus délié , libre alors de tous soins ,
» Il brise le tissu de ses liens rebelles ,
» Et jusques dans le ciel lance ses étincelles .
» De cet être ignoré , de cet être puissant ,
» Admire , & reconnois le portrait agissant .
» Mon corps est le monceau de toute la matiere :
» L'union des esprits forme mon ame entiere » .
Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé ,
Comme un foible crystal le colosse est broyé .
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire ,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordi-
naire .
Je vois , ô Vérité ! &c .

La Poésie , comme on vient de l'ex-
pliquer , est donc l'art de peindre la na-
ture , en donnant à l'esprit la couleur des
corps , & aux corps le feu & la vivacité de
l'esprit . Faut-il s'étonner qu'elle ait con-

servé dans les siècles mêmes les plus barbares un empire constant sur tous les hommes ! Elle réunit les graces & les avantages des deux arts les plus aimables , la Peinture & la Musique. Elle imite le charme de la Peinture par les images , & les accords de la Musique par l'harmonie. Or le goût des tableaux & du chant est aussi naturel à l'homme que la faculté de voir & d'entendre. Il est presque impossible qu'avec des yeux & des oreilles on ne se prête tour-à-tour au plaisir de voir un objet bien imité , & au charme d'entendre des sons harmonieux. Il est donc permis de conclure que l'esprit, agité par les douces impressions de la vue & de l'ouïe , a dû nécessairement inventer l'art de la Poésie, qui est elle-même une espèce de Peinture & de Musique. De là ce goût universel des hommes pour les vers , le chant & les tableaux.

Si les philosophes , dont l'esprit est souvent plus sérieux que délicat , plus juste qu'étendu , avoient pénétré dans les causes de la Poésie , de la Peinture & de la

Musique, loin de proscrire ou de dédaigner des arts si estimables, ils les regarderoient comme les effets nécessaires du rapport établi entre l'ame & les sens, & comme des plaisirs délicieux que l'Auteur de la Nature nous a ménagés. Un profond géomètre traite les vers de bagatelle : cependant il y a à parier que le grand Newton ne vivra pas aussi long-tems que le vieux Homere. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumière qui éclaire la route obscure des sciences ; mais ils ont presque tous ce fonds de sentiment qui suffit pour aimer & pour exercer jusqu'à un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toujours la cause de la Poésie avec celle des Poètes, la regardent comme une occupation dangereuse, pouvoient penser que l'art, indifférent par lui-même, se prête aux vices comme aux vertus de l'artiste, que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux ; que la prose auroit trop d'avantage sur les vers, si elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel, ou de réprimer des passions effré-

nées : si , dis-je , ils se donnoient le tems de réfléchir avant que de juger , ils se garderoient bien de décrier un art innocent , exercé dès sa naissance dans les temples & aux pieds des autels , consacré par la lyre de David , par la plume de Job , par la voix des plus grands prophètes ; d'un art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'esprit humain , & l'éloge des princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la postérité , si les talens n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi , pour maintenir l'ordre de la société , & hâter les progrès de l'esprit , il faudroit tellement assujettir chaque citoyen aux obligations de son état , que les talens ne nuisissent jamais aux devoirs , & que les vertus pussent toujours subsister avec les connoissances. Il faudroit se souvenir que les arts les plus frivoles en apparence , sont enchaînés par un lien très-fort , mais presque imperceptible aux arts qu'on croit les plus nécessaires. Malheur à celui qui oseroit rompre cette chaîne , & qui , en re-

tranchant les abus , pourroit cesser d'encourager le succès. Il est aisé de démontrer que les sciences les plus respectables & les plus utiles seroient bientôt abandonnées , si le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût , en adoucissant la férocité des mœurs , en polissant le style barbare des livres , en ranimant l'ardeur de l'étude, en ranimant l'esprit dans le chemin de la vérité , a étendu par gradation le cercle de nos connoissances ? Mais comment ce goût , restaurateur des sciences les plus sublimes , auroit-il surmonté l'ignorance & la barbarie , sans le secours des arts aimables , tels que la Poésie , la Peinture & la Musique (1) ? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes sciences , en étendant leur empire , rétrécissent celui des beaux arts , & étouffent insensiblement

(1) la Poésie est si naturelle aux hommes , que les Poètes ont été les premiers écrivains de toutes les Nations. Le premier ouvrage de Moïse est sans doute le beau Cantique qu'il fit après le passage de la mer rouge. Homère & Hésiode ont précédé tous les Historiens & tous les Philosophes de la Grèce.

22 *Discours sur la Poésie.*

ce même goût qui les avoit rappellées de leur exil , & qui les feroit renaitre encore, si les hommes , qui se lassent bientôt d'être savans , retomboient dans leur première barbarie ? Quel enchainement admirable entre les arts utiles & agréables : Eh combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites !

Il ne reste plus qu'un mot à dire des Epîtres qu'on donne au public. L'occasion les a fait naître , la vérité les a dictées , la vertu s'y montre sans hypocrisie , & la critique sans aucune teinture de satire. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les graces qui les font aimer : mais le talent seul qu'on ne peut pas se donner , pouvoit les y faire naître. L'auteur de ce foible essai invite les maîtres de l'art à l'honorer de leurs critiques : il promet d'en profiter , & de ne jamais y répondre.

ÉPITRE SUR LE GOUT.

ÉPITRE I.

AM. LE DUC DE NIVERNOIS.

SAGES sans loix , brillans sans imposture ,
Conlez mes vers , enfans de la nature :
N'affectez rien ; que la main du hasard
Amene tout , jusqu'aux regles de l'art.
Le naturel est le sceau du génie ,
L'appui du goût , l'ame de l'harmonie.
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat d'un style *brillanté* ,
Rayon subit , étincelle imprévue ,
Qui frappe , étonne , & jamais ne remue.
N'imitiez pas ce jargon languissant ,
Ces vains essais d'un Poète impuissant ,
Qui , destructeur des jardins de Cythere ,
Ne peut sans rose habiller sa Glycere.
Fuyez encor les tours trop délicats ,
Des *Concerts* l'inutile fracas ,
(Tous les faux jours des *tournures* nouvelles ,)
D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguissant , en limant de trop près ,
L'art affoiblit la pointe de ses traits ,

Trop de recherche avilit la Peinture ,
Et d'un tableau fait une miniature.

Lorsqu'Arachné , sur des métiers divers ,
L'aiguille en main , coloroit l'univers ,
Que de l'Olympe elle étendoit le voile ,
Ou captivoit l'océan sur la toile ;
Le goût du vrai , mariant ses couleurs ,
Leur ménageoit le teint même des fleurs ,
Ce velouté , cette aimable jeunesse ,
Dont la fraîcheur fait toute la richesse.
Il leur donnoit ce ton de vérité ,
Original , s'il est bien imité :
Cet ordre prompt , ou lent dans les nuances ,
Qui semble unir , & lier les distances ,
Associer le soleil à la nuit ,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
Par le succès Arachné pervertie ,
Avec le goût perdre la modestie ,
Et défiant la rivale de Mars ,
Lui disputa l'empire des beaux-arts.
Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse ;
Un seul regard lancé par la sagesse ,
Anéantit l'ouvrage & le talent :
Arachné change , & son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile ,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus !
L'art seul lui reste , ou plutôt son abus.
De ses filets la trame déliée ,
A nos lambris adroitement liée ,
Offre un travail moins heureux que fini :

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il est encor des talens dans la France ,
Qui des neuf Sœurs nourrissent l'espérance.
Mais je croirois qu'au frivole inclinés ,
De la nature ils se sont détournés.
Se pourroit-il , François , que notre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve ;
Qu'on eût fondu l'ord du siècle passé ,
Pour y mêler un clinquant effacé ?
Le naturel s'est usé sous la lime ;
La symmétrie a banni le sublime ,
Et la clarté , ce flambeau du discours ,
Pâlit , s'éteint , & fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante & sincère Thalie : (a)
Dans un travail inutile à nos mœurs ,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs ;
Le Prisme en main marque leurs différences ,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'instruire & d'amuser ,
Est devenu l'art de subtiliser ,
L'art de donner , au gré de l'imposture ,
Tout à l'esprit , & rien à la nature.
On ne rit plus , on sourit aujourd'hui ,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomene (b) en larmes,

(a) La Comédie.

(b) La Tragédie.

Le cœur rempli de tragiques alarmes ,
 Et des transports d'un amour inhumain ,
 S'abaisse , & vienne , un creuset à la main ,
 Analyser les transports de sa flamme ,
 Armer ses vers du sel de l'épigramme ,
 De sa douleur combiner les regrets ,
 Peindre toujours , n'intéresser jamais ,
 A l'antithèse enchaîner la maxime ,
 Et tendre plus au succès qu'à l'estime ?

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau , (a)

Avec Lully conciliât Rameau ;
 Que , bannissant l'envie & la satire ,
 On accordât les accens de leur lyre.
 Le Dieu de Guide & le Dieu des concerts ,
 Ont inspiré ces deux chantres divers :
 L'un du bon goût protecteur & modele ,
 Est de nos cœurs l'interprète fidele :
 L'autre échauffé par le concert des cors ,
 Rend avec feu leurs physiques accords.
 Que de l'amour l'un chante les ravages ,
 L'autre les mers , la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le Dieu des Romans (b)
 Eût épuré la langue des amans ;
 Que le remords , persécuteur du vice ,
 Fût son remede , autant que son supplice.

(a) La Musique.

(b) Les Romans.

L'amour si fourbe est pourtant ingénu ;
Libre , immodeste , il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez son imposture :
Que la pudeur préside à la Peinture :
C'est un enfant , mais un enfant armé ,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé,
Cruel , perfide , il sourit quand il blesse :
Changez de ton , s'il change de foiblesse.

J'aurois aimé que , féconde en ses tours , (a)
Pleine d'un feu qui s'anime toujours ,
Notre Eloquence eût eu plus d'harmonie ,
Moins de recherche , & plus de vrai génie ;
Que noble & forte elle eût marqué ses traits ,
Du Titien imité les portraits ,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule , & le jeune Céphale :
Terrible & fier , l'un porte dans ses mains
Et le repos , & l'effroi des humains.
Un sourcil noir ombrage sa paupière :
Son œil enfante & répand la lumière ;
Et son front large , inquiet & troublé ,
Soutient des Dieux le palais ébranlé ;
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore ,
Céphale attend que l'Olympe se dore :
Il abandonne aux Zéphirs , à leurs jeux ,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour ses tresses dénouées ,

(a) L'Eloquence.

Dans les forêts flottent abandonnées :
Sans artifice , aimable , intéressant ,
Il communique un transport qu'il ressent.

Enfans des arts , entre ces deux images,
Décidez-vous ; distinguez vos ouvrages
Ou par les traits , ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance
De l'art stérile , évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas :
Embellissez , ornez , ne chargez pas.
Peres féconds , sacrifiez sans peine
Tous les enfans qu'une facile veine
Produit sans choix , enfante sans dessein ;
Ou laissez les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature ,
Il faut du luxe abjurer l'imposture ;
Débarrasser vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le sentiment sommeille ,
Le bruit des arts l'excite & le réveille ;
Mais à leur pompe attentif par effort ,
Il en gémit , succombe , & se rendort :
Comment ranger sous de justes idées
Des passions qu'on ne voit que fardées ?
Comment goûter & peindre des plaisirs ?
On ne connoît que l'excès des desirs :
En les outrant , on cherche à les éteindre :
Il faut sentir , pour savoir l'art de peindre ,

Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la Nature , enfans moins indociles ,
Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :
Mais , pour remplir notre cœur inconstant ,
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce :
Plus éloignés , ils eurent plus de force :
Nos sentimens plus vifs furent moins doux ,
Le cœur moins tendre , & l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire ,
Cherche de Pan le temple solitaire ;
Qui , revenu des modernes erreurs ,
Connoît le prix des jardins & des fleurs ,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante ;
Qui des oiseaux écoutant les chansons ,
Rime des vers aussi doux que leurs sons ;
Dont les vertus au simple accoutumées ,
Du monde au loin contemplant les fumées ;
Qui , libre enfin sous un toit fortuné ,
Voit devant lui l'Univers enchaîné.

Toi , qui nourri dans le sein du grand monde ,
Aime les fleurs , le murmure de l'onde ,
Les chants naîfs des bergers ingénus ;
Toi , dont les goûts sont amis des vertus ,
Reçois des vers que ma muse en hommage

Refuse aux grands, & n'accorde qu'au sage.
Si de ton sel ils languissent privés ;
Que dans tes mains ils brillent achevés :
Mes sentimens aussi purs que ton style
Rendent du moins l'hommage moins stérile.

ÉPITRE II.
SUR LES MŒURS,
A M. DE MONTMORENCI.

SI tes ayeux les Connétables,
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros respectables,
Dont Plutus usurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funebres,
Où la mort lestient enchaînés,
S'offroient, vainqueurs de leurs ténèbres,
Aux yeux des François étonnés :
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers, si simples, & si grands,
De voir, dans le siècle où nous sommes,
Le luxe confondre les rangs !
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs,
Et sur l'inconstance des modes
Régler les principes des mœurs !
Aux traits de la plaisanterie,
De voir le zèle assujetti,
L'amour sacré de la patrie,
En paradoxe converti ;
La religion en problème,
Le sophisme en raisonnement,

L'affreux Pyrrhonisme en système,
Et la débauche en sentiment !
De voir la beauté dissolue ,
Proscrire par des ris moqueurs ,
La flamme tendre & retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs ,
Et toujours foible sans tendresse ,
Toujours vive sans passion ,
Immolé à l'illusion
L'honneur , la gloire & la sagesse.
De voir enfin la volupté ,
Esclave de l'hypocrisie ,
Sacrifier par vanité
Les plaisirs permis de la vie ,
Pour servir dans l'obscurité ,
L'intempérance , la folie ,
Et les vices que multiplie
L'espoir de leur impunité !
Quels jours , diroient ces fières ombres ,
Ont suivi nos âges heureux !
Quels voiles ! quels nuages sombres
Couvrent le front de nos neveux !
C'est la vertu , non la naissance
Qui rend les héros immortels ;
Et leurs monumens , qu'on encense ,
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh , pourquoi les noms que vos pères
Ont illustré dans les combats ,
Deviendroient-ils héréditaires ,
Si leurs vertus ne le sont pas ?
Vos mortels n'ont plus que la surface

Du vrai , de l'honnête & du beau ;
Votre amour est une grimace ,
Votre zele un piège nouveau.
L'esprit mêlé dans tous vos vices ,
Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe à des yeux novices,
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le phantôme de l'amitié ;
La noirceur , par la main des Graces ,
Etouffe , en riant , la pitié.
Quelle différence d'usages ,
Et quels contrastes dans les cœurs !
Le temps avec de nouveaux âges ,
Amene de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne,
Joignoit , sans art & sans éclat ,
La fermeté stoïcienne ,
A la franchise du soldat.
Moins fastueux dans nos promesses ,
Moins simulés dans nos refus ,
Nous ignorions l'indigne abus
De colorer par des souplesses
Une amitié qu'on ne sent plus ;
De fasciner par des finesses ,
Les yeux pénétrans de Burrhus ;
Sous les dehors des Regulus ,
De cacher les armes traîtresses ,
Et les noirceurs des Manlius ;
De conserver dans les bassesses ,
L'air indépendant des Brutus ;
Et le langage des Lucreces ,

• Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyoit sans murmure
Le pouvoir des grands & des loix.
Assujettie à ses emplois,
Jadis l'opulente roture
N'osoit aspirer à nos droits :
L'or n'illustroit pas autrefois ;
Et la noblesse alors plus pure,
Naïssoit dans le sein des exploits.
Quels jours oisifs pour les critiques !
Mars ennoblissoit les vainqueurs ;
Point de contrats problématiques :
Plus clairs , plus vrais , plus authentiques ,
Les titres étoient dans les cœurs.
Alors nos chars dans la carrière,
Conduits par le faste & le bruit ,
N'écrasoient pas sur la poussière
Ce peuple avide qui vous suit.
Mais la fierté mâle & guerrière,
Le zèle ardent , l'amour des loix ,
Du Louvre entr'ouvroient la barrière,
Et nous annonçoient à nos rois.

Ami , ce portrait véridique ,
Si digne de nos bons ayeux ,
N'est pas le travail fantastique
D'un cerveau foible ou vaporeux :
On n'y suit point du premier âge
Le roman tant de fois cité ,
Ni le pédantesque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.

C'est un tableau que les Joinvilles
Et les Communes ont tracé,
Qui par le faste de nos villes,
Est terni sans être effacé.
Ces âges, traités de gothiques,
Étoient les âges des Bayards :
Siècles de la gloire & de Mars,
Où les vertus moins politiques
Régnoient à la place des Arts.
Les François nourris dans les armes
Invitoient Bellone à leurs jeux :
Les ris s'unissoient aux alarmes :
L'amour devenu belliqueux,
Sous l'acier déroboit ses charmes
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Étoit compagne des plaisirs,
Et l'on vouloit que la décence
Fût l'interprète des desirs.
Mais cette vertu fabriquée,
Qu'affichent encor les mortels,
N'est plus qu'une idole tronquée
Qui déshonore les autels.
La politesse est une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger :
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger :
Le savoir, un vain étalage
De mémoire & de vanité :
Notre raison, un badinage
Où succombe la vérité.
Mais comme l'esprit assaisonne

Et nos vices, & nos erreurs,
 Avec succès on déraisonne,
 Avec grace on flétrit les mœurs.
 Oh ! j'aime mieux la *courtoisie*
 De nos antiques Chevaliers,
 Que le fiel mêlé d'ambrosie
 De nos voluptueux guerriers.
 L'encens que brûloient pour leurs *Dames*
 Ces amis de la vérité,
 Faisoit l'éloge de leurs flammes
 Et du pouvoir de la beauté.
 Mais cette gloire diffamante,
 Qu'on cherche dans le changement,
 Est à la honte de l'amante,
 Un vice applaudi dans l'amant.

. Illustre ami, que de folie,
 Que de néant dans les esprits !
 Tous les excès qu'on multiplie,
 Sont prévenus par tes mépris :
 D'un œil philosophe & tranquille,
 Tu vois les intrigues des Cours :
 Que ton exemple un jour utile,
 En artête à jamais le cours.
 Une Divinité volage
 Nous anime & nous conduit tous :
 C'est elle qui dans le même âge
 Renouvelle cent fois nos goûts.
 Ainsi pour peindre l'origine
 De nos caprices renaissans,
 Regarde une troupe enfantine,
 Qui par des tuyaux différens,

Dans

Dans l'onde où le savon domine,
Forme des globes transparens.
Un souffle à ces boules légères,
Porte l'éclat brillant des fleurs :
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs.
L'air qui les enfle & les colore
En voltigeant sous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le vert inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole,
Qu'un souffle léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille & qu'il vole,
Par un souffle s'évanouit.

François, connoissez votre image,
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit ;
Vous séduisez : l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit ;
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.

ÉPITRE III.
CONTRE LE LIBERTINAGE,
A M. LE C. DE * * *

Vous qui savez donner les couleurs les plus
sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images;
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuse erreur, dont le monde est
l'empire,

Plus aimable à saisir, que facile à décrire,
Rivale de l'Amour & sœur de la Beauté,
A qui Vénus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,
Célébroit les douceurs des loix qu'elle a pres-
crites,

Contente si les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'en-
tendre;

Sa voix devient plus douce, & sa beauté plus
tendre;

Un sceptre de crystal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains.

III. Epître contre le Libert. 39

Quand tout à-coup les chants des Faunes, des
Bacchantes,

Annoncent à grand bruit le Dieu des Corybantes,
Bacchus vient sur son char demander en vain-
queur,

Et la main de la Nymphe, & son trône & son
cœur.

Le Satyre enivré, la Ménade effrénée,
Sur leurs cistres aigus célèbrent l'hyménée,
La Volupté soupire, & d'un œil languissant,
Invoque en vain l'Amour, & cede en rougissant.
A cet hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le ciel en courroux maudit le monstre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheu-
reux :

Bientôt l'événement confirma le présage.

Des amours de Bacchus naît le Libertinage,
Monstre dont les progrès rapides & constans
S'étendent sans effort & résistent au temps ;
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa
mere ;

Son cœur foible est ouvert aux excès de son
pere ;

Fourbe, il prend de l'Amour & l'enfance & les
traits ;

La raison se déride en voyant ses attraits :

La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,
Badine avec son arc, se joue avec ses armes,
Serre, brise ses nœuds avec facilité,
Et prise dans ses fers se croit en liberté.

Tranquille, elle sourit au Dieu qui la caresse :

Dans ses bras amoureux l'imprudente le presse ;
Quand tout-à-coup saisis d'une douce langueur ,
Ses bras sont accablés sous le poids du vain-
queur.

A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée ,
Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée :
Mais hélas ! ses combats se changent en plaisirs ,
Ses craintes en espoir , ses remords en desirs ;
Confuse , elle retombe au milieu de ses chaînes ;
Un charme involontaire accompagne ses peines ;
Elle voudroit haïr , e le ne peut qu'aimer ;
Son cœur cherche le calme & se laisse enflam-
mer.

C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abyme ;
Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au
crime.

Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux ,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Insensible aux leçons ; aux cris de la sagesse ,
La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse ;
Alors de faute en faute , & d'erreur en erreur ,
En épuisant le crime elle accroît son ardeur :
Du poids de la raison son ame délivrée ,
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Loix , sagesse , pudeur , mœurs , principes ,
vertus ,

A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus ?
Le temps suit la jeunesse ; il la presse , il l'arrête ,
Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.
Le plaisir est détruit , l'Amour n'a plus de traits ,
Mais l'habitude reste au défaut des attraits :
Le mépris , le dégoût remplissent sur ses traces ;

contre le Libertinage. 41

Le trône qu'occupoient les talens & les Graces ;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des Amours si long-tems profanés.

Fils chéri de Bacchus , trompeur Libertinage ,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers ,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie ,
Dans ces lieux où la France imite l'Italie. (a)

Lucinde & Cidalis par l'hymen enchaînés ,
Volent aux jeux publics , de myrtes couronnés ;
Lucinde à la douceur ajoute la finesse :
Le parterre charmé contemple sa jeunesse ,
De ses regards errans démêle le motif ,
Et de son innocence arbitre décisif ,
Fixe sans balancer le moment de sa chute ;
Bientôt la toile vole , & l'arrêt s'exécute.
Un essaim de flatteurs perfides , mais charmans ,
Qui , sans vouloir aimer , portent le nom d'a-
mans ,
Brillent dans les balcons , & volent autour
d'elle :

Dans leurs discours légers la saillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens ,
Sème de mille fleurs leurs brillans entretiens.
A tous leurs mouvemens , Lucinde intéressée ,
Cherche à déterminer son ame embarrassée.
Art de Sémiramis , miracles de Linus ,
Charmes d'Anacréon , prestiges de Vénus ,

(a) L'Opéra.

Plaisir touchant des pleurs , sentimens de la joie,
Tout ce qui plaît , qui charme , à ses yeux se
 deploie ;

Elle cede , elle perd un reste de fierté,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scene éclatante ,
L'époux a prévenu son épouse inconstante ,
Et sa main libérale achete au plus haut prix
Un repentir suivi de honte & de mépris.

Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace ,
La nuit se leve en vain ; un jour nouveau l'efface.
Bientôt dans un salon par Cornus éclairé ,
On vole à ce festin si long-tems désiré ,
Ordonné par le luxe & la délicatesse ,
Apprêté par le goût , loué par la mollesse.
Ià , tous les sens flattés sans être satisfaits ,
S'aiguisent par degrés , ne s'émoussent jamais :
Au troisième nectar que verse la Folie ,
L'ame s'épanouit , la langue se délie ,
Et l'esprit libre enfin au milieu de ses fers ,
Vole avec le champagne , & le suit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaisanterie ,
Troublent de la raison la sage rêverie :
Qu'elle regne , dit-on , quand le soleil nous luit ;
Le flambeau de l'Amour est l'astre de la nuit.
Ainsi tous les excès , sous un masque commode ,
Se glissent sourdement & se tournent en mode.
Il suffiroit alors pour étendre leur cours ,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.

Le monde a de son sein exilé la science ;
Mais il fait par l'usage ennoblir l'ignorance ;

contre le Libertinage. 43

Il prête à nos discours ce vernis animé,
Ce ton enfin , ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant sur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts & donne l'art de plaire :
De l'esprit , du mérite, arbitre universel ,
Il condamne à la hâte , & juge sans appel.
Quelques foibles secours puisés dans la lecture ,
Quelques faits recueillis dans une source impure,
Sont la base & le fond de ce juge insensé ,
Paresseux à s'instruire , à corrompre empressé.
O vous qui , satisfaits de vos courtes lumieres ,
Ne cherchez , n'enlevez que la fleur des matieres,
Laissez en d'autres mains les fardeaux accablans,
Et ne surchargez pas vos débiles talens.
Et vous de qui les soins bornés à la parure ,
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture ,
Qui le bras appuyé sur un pompeux carreau ,
Arrangent la nature en tournant le fuseau ,
Croyez que ces Auteurs , dont votre ame est
charmée ,
Ont le cœur d'un Titan & les bras d'un Pigmée.
Leur exemple entraîna votre esprit libertin ,
Connoissez leurs erreurs , & tremblez pour leur
fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux loix , aux Dieux un légitime hom-
mage.
Ils ont vu que le monde offroit tout son en-
cens
A la beauté du jour , à l'idole des sens ;
Qu'à peine quelques grains conservés en silence ,
Fumoient obscurément aux pieds de l'innocence

44 *Epître contre le Libert.*

Et qu'enfin les autels d'Amour & de Plutus
Avoient rendu désert le temple des Vertus.
Ils ont vu Flore errante, Arphise à demi-nue ,
S'engager sans pudeur , rompre sans retenue ,
Remplir le monde entier de leurs égaremens ,
Et compter en un mot leurs jours par leurs
amans.

Ils ont vu triompher ces tyrans des familles ,
Ces fameux corrupteurs des meres & des filles ,
Qui galans sans décence , amoureux sans desirs ,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs ;
Qui loin d'ensevelir la liste de leurs crimes ,
Exposent au grand jour le nom de leurs victi-
mes :

Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence , à mépriser les mœurs ,
A tolérer le vice , & non le ridicule ,
A couronner l'excès , à siffler le scrupule ,
A ne connoître enfin , esclaves factieux ,
Que leurs penchans pour loix , & leurs plaisirs
pour Dieux.

ÉPITRE IV.

SUR L'INDÉPENDANCE.

Q u i foule aux pieds l'orgueil , le luxe & l'abondance ,
Qui vit content de peu , connoît l'indépendance :
Au-dessus de la crainte , au-dessus de l'espoir ,
La règle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion , censeur sans amertume ,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume :
En prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour ,
Il ne fait point servir & la haine & l'amour.
Des rayons de la foi son ame pénétrée ,
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée :
Trop fier , trop vertueux pour adorer les grands ,
Il pèse avec sagesse & les noms & les rangs :
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre & la personne :
Et qui veut mériter son culte & ses tributs ,
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance & non pour l'esclavage ,
Du temple au pied du trône il porte son hom-
mage ,
Et lorsque la raison s'arme contre la loi ,
Il l'enchaîne aux autels & l'immole à la foi.
Mais ne supposez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique :

Spectateur inconnu dans ce vaste univers ,
Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ou-
verts :

Il n'est rien dans les cours qu'il adore ou qu'il
brave ;

Outrager est d'un fou , flatter est d'un esclave.

Il faut bannir l'audace & non la liberté ;

La balance à la main peser la vérité ;

Ne jamais applaudir aux foiblesses des hommes ,

Ne point trop éclairer le néant où nous sommes ,

Et respectant toujours le Pontife & les Rois ,

Nous taire , mais oser faire parler les loix.

C'est ainsi que soumis au joug de la prudence ,
Nous soutenons le droit de notre indépendance
Ami , lorsque l'hiver entouré de frimats ,
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;
Lorsqu'assis sur un toit où les Muses président ,
Où la Vérité parle , où les fronts se dérident ;
Eclairés par l'histoire , amusés par les vers ,
A notre tribunal nous citons l'univers.

La cour offre à nos yeux de superbes esclaves ,
Amoureux de leur chaîne , & fiers de leurs en-
traves ;

Qui toujours accablés sous des riens importants ,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des
instans.

Qu'il est doux de le voir dévorés d'amertume ,
S'ennuyer par état , & ramper par coutume ,
Tomber servilement aux pieds des favoris ,
Des biens du malheureux mandier les débris ,

sur l'Indépendance. 47

Et du vil intérêt ministres & victimes ,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes.

Heureuse , disons-nous , la douce obscurité ,
Qui des fers de la cour sauve la probité :
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant , que nul appât ne
tente ;

Qui , semblable à Burrhus , vertueux sans orgueil ,

Evite le danger sur le bord de l'écueil ;
Qui dans les flots bruyans d'une cour importune
Aux pieds de la justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société :
Sévère sans aigreur , & fier sans insolence ,
Vif sans emportement , calme sans indolence ,
Exact observateur de l'usage inconstant ,
Il s'abaisse à propos , se resserre ou s'étend :
Pour la seule vertu toujours invariable ,
Il souffre les méchans sans devenir coupable ;
Tel l'aître bienfaisant qui règle les saisons ,
Eclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux miseres humaines :
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes :

Ami , n'achetons point aux dépens des vertus ,
L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
Un Dieu sage a pesé dans la même balance
Les différens états de l'humaine opulence.
Loin de l'aissance honnête il bannit les remords :

48 *Épître sur l'Indépendance.*

Il joint la peine aux rangs , & les soins aux
trésors ;

Et pour nous conserver une ame non commune ,
Son bras de nos foyers écarte la fortune ;
Evitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains , ô vous , dont l'esprit tri-
butaire ,

De qui veut l'affervir esclave volontaire ;
Prêt à tout soutenir comme à tout renverser ,
Attend avec respect un ordre pour penser !
Vous intrigans obscurs , ambitieux reptiles ,
Asservis dès l'enfance à des dehors utiles ,
Qui marchez vers le trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les dieux que pour plaire aux mor-
tels :

Et vous froids complaisans , dont l'ame mer-
cenaire ,

Epouse sans remords le vice qui peut plaire ;
Flexibles instrumens des passions d'autrui ,
Vivez dans l'esclavage , & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Eleve sur les bords d'une onde toujours pure ,
Qu'un arbutte servile , un lierre tortueux ,
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.

ÉPÎTRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

J e vous salue , ô terre , où le ciel m'a fait
naître ! (a)

Lieux , où le jour pour moi commença de pa-
roître ,

Quand l'astre du berger brillant d'un feu nou-
veau ,

De ses premiers rayons éclaira mon berceau.

Je revois cette plaine où des arbres antiques

Couronnent les dehors de nos maisons rustiques :

Arbres , témoins vivans de la faveur des cieux ,

Dont la feuille nourrit ces vers industrieux ,

Qui tirent de leur sein notre espoir , notre joie ,

Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.

Trésor du laboureur , ornement du berger ,

L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.

Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres

Qui forment devant moi de longs amphithéâtres ,

Où l'hiver regne encor quand la blonde Cérès ,

De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets !

Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles ,

Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles ,

(a) Cette Epître a été commencée auprès du
Pont Saint-Esprit , en Languedoc ,

Tome I.

E

Et ramassant enfin ses trésors dispersés ,
Blanchit un pont bâti sur ses flots courroucés !
D'admirer au couchant ces vignes renommées ,
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées ;
Tandis que vers le nord des chênes toujours verts
Affrontent le tonnerre & bravent les hivers !
Je te salue encore , ô ma chère patrie !
Mes esprits sont émus ; & mon âme attendrie ,
Echappe avec transport au trouble des palais ,
Pour chercher dans ton sein l'innocence & la
paix.

C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes
ancêtres !

Justes pour leurs voisins , fideles à leurs maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abattus ,
Embellir ces jardins , asyles des vertus ,
Où , sur des bancs de fleurs , sous une treille
inculte ,

Ils oubloient la cour & bravoient son tumulte.
Chaque objet frappe , éveille , & satisfait mes
sens :

Je reconnois les dieux au plaisir que je sens.

Non , l'air n'est point ailleurs si pur , l'onde si
claire :

Le Saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire ,
Et l'on ne voit qu'ici , dans tout son appareil ,
Lever , luire , monter & tomber le soleil.

Amours de nos foyers , quelle est votre puis-
sance !

Quels lieux sont préférés aux lieux de la nais-
sance ?

Je vante ce beau ciel , ce jour brillant & pur ,

sur l'Amour de la Patrie. 51

Qui répand dans les airs , l'or , la pourpre &
l'azur ,

Cette douce chaleur qui mûrit , qui colore
Les trésors de Vertumne & les présens de Flore :
Un Lapon vanteroit les glaces , les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats !

Libre , paisible , heureux dans le sein de la terre ,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.

Quels stériles déserts , quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans grace & sans beautés ?

Virgile abandonnoit les fêtes de Capoue ,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue :
Et les rois indigens d'Itaque & de Scyros ,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition , l'inquiète avarice ,
La curiosité , le volage caprice ,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs ,
Les dangers de la terre & le péril des mers.
Des plus heureux climats , des bords les plus barbares ,

Rappelés soudainement par la voix de nos lares ,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés ,

Qu'au fond du Potosi les dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques ,
Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiques ,

Cette douceur , ce calme , objet de nos travaux ,

Que nous cherchions en vain sur la terre & les
eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-
même :

Utile à l'univers , quand il n'est point extrême,
Cet amour trop actif pour être concentré ,
S'échappe de nos cœurs , se répand par degré
Sur nos biens , sur les lieux où nous prîmes nais-

sance ,
Jusques sur les témoins des jeux de notre en-

fance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos ayeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux ,
Et qui trop resserré dans la sphere où nous som-

mes ,
Embrasse tous les lieux , enchaîne tous les hom-

mes.
L'amour propre a tissé les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens :
L'intérêt personnel auteur de tous les crimes ,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui , lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis ne sont rien , nous nous aimons en
eux.

Vous qui nommez l'amour une étincelle pure ,
Un rayon émané du sein de la nature ,
Détruisez une erreur si chère à vos appas.
Aimerait-on autrui , si l'on ne s'aimoit pas ?
Ces transports renaissans à l'aspect de vos char-

sur l'Amour de la Patrie. 53

Ces soins mêlés de trouble , & ces perfides larmes ,
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au Dieu des plaisirs , bien plus qu'à la beauté.

L'amour des citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le regle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison

Un feu né pour s'étendre au gré de la raison ,
Un amour dangereux que l'intérêt allume ,
Qui trop long-temps captif s'irrite & nous consume ;

Tel , les terribles feux dont brûlent les Titans ,
Comprimés par la terre enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athenes ,
Le peuple heureux & libre , ou courbé sous les chaînes ,

Selon que l'amour-propre obéissant aux loix ,
De la patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice , amour digne de nous ,
Embrassez les mortels , croissez , étendez-vous.
Consummez , renversez ces indignes barrières ,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières ;
Ces remparts tortueux & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires

54 *V. Ep. sur l'Amour de la Pat.*

Les glaives que forgea l'audace de nos peres ?
Faut-il toujours attendre , ou craindre des re-
vers ?

Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts ?

O mœurs du siècle d'or ! ô chimeres aimables !
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables !
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux ,
De peindre la vertu sans être vertueux ?

ÉPITRE VI.
SUR L'AMBITION.
A M. LE D. DE N.

LA fortune ingrate & trompeuse,
M'appelle, un trésor à la main :
L'ambition vaine & flatteuse,
De là cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un tiers nuisible au repos,
Aime à respirer la fumée
De l'encens que brûlent les sots ?
Crois-tu, qu'aveugle je confonde
Le mérite & la dignité,
L'hommage servile du monde,
Et le tribut de l'équité ?
Crois-tu, que censeur hypocrite
De la mollesse des mortels,
Je veuille, indolent Sybarite,
M'endormir aux pieds des autels ?
Non : tu connois trop ma droiture :
Coupable par fragilité,
Mais, ennemi de l'imposture,
Je ne joins pas l'impiété
Aux foiblesses de la nature.
Oui, les dieux m'ont assez donné.
Eh ! que m'importe, si tu m'aimes.

56 VI. *Epître sur l'Ambition.*

De charger de vains diadèmes
Mon front d'olives couronné ?
Le ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faste ,
A languir dans un palais vaste.
Plus délicat qu'ambitieux ,
J'aime un bonheur doux & facile :
Le superflu m'est inutile ,
Et l'appareil m'est odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos espaliers se couronnent :
Voisins de la main & des yeux ,
Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides ,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hespérides.

La santé le plus grand des biens ,
Fait tous les jours de ma vie :
Que de mille siècles suivie ,
Elle veille au bonheur des tiens.
Si je vois fleurir encore
Les myrtes de tes jeunes ans ;
Si je revois naître l'Aurore
Des premiers jours de ton printemps ,
Et , si ma muse enorgueillie
De marcher de loin sur tes pas ,
Unit l'estime de Delie
Aux suffrages de Maurepas ;
C'en est fait , le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux ,
Et plus heureux que tous les hommes ,
J'ai bu dans la coupe des dieux.

ÉPITRE VII.

A MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit rustique ,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous , qui sous ce foyer antique
Bravez le faste de Paris ,
Et la mollesse Asiatique
Des alcoves & des lambris :
Soyez les seuls dépositaires
De mes vers sérieux ou foux :
Que mes ouvrages solitaires ,
Se déroband aux yeux vulgaires ,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs ,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs ,
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums & ses couleurs.
Mais les nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons :
L'hiver descendu des montagnes ,
Souffle de nouveau ses glaçons ,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.

Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'Aquilon déchaîné,
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle servitude :
Rentrons , & qu'une douce étude
Dérive mon front sérieux.
Vous mes Pénates , vous mes dieux ,
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude ,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin , je vous revois , mes lares ,
Sous ce foyer étincellant ,
A la rigueur des vents barbares ,
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ,
Mon esprit libre de ses fers ,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit , rien ne m'offense.
Cœurs vicieux , esprits pervers ,
Vils esclaves de l'opulence ,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers ,
Et soutenus par l'innocence ,
Ma main sans espoir vous encense ;
Mes yeux sur le mérite ouverts ,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence ,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme science :
Je vois que la sombre ignorance ,

à mes Dieux Pénates. 59

Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah , que ma chere indifférence
M'offre ici de plaisirs divers !
Mes Dieux sont les Rois que je sers ,
Ma maîtresse est l'indépendance ,
Et mon étude l'inconstance :
O toi , qui dans le sein des mers ,
Avec l'amour a pris naissance ,
Déesse , répands dans mes vers ,
Ce tour , cette noble cadence ,
Et cette molle négligence ,
Dont tu fais embellir tes airs.
Amant de la simple nature ,
Je suis les traces de ses pas.
Sa main aussi libre que sûre ,
Néglige les loix du compas ;
Et la plus légère parure ,
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème ,
Sans fard , sans éclat emprunté ,
Conserver dans la pudeur même ,
Une piquante nudité ,
Et joindre à la langueur que j'aime ,
Le souris de la volupté ?

Inspirez-moi , divins Pénates ,
Vous-mêmes guidez mes travaux :
Versez sur ces rimes ingrates ,
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux ,
Mêlent la raison des Socrates ,

Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile ,
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma muse fertile ,
Imite , en variant son style ,
Le vol inconstant des Zéphyrz ;
Et qu'elle abandonne l'utile ,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire ,
Grand Rousseau , vole à mon secours :
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire ,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours :
Soutiens-moi , prête-moi tes ailes ;
Guide mon vol audacieux ,
Jusqu'à ces voûtes éternelles ,
Où l'astre qui parcourt les cieux ,
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux .
Je lis , j'admire tes ouvrages ;
L'esprit de l'Etre créateur ,
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur.
Mais ne crois pas que vil flatteur ,
Je déshonore mes suffrages ,
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez , Dieux domestiques ,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques ,
Ni par le nectar apprêté
De longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la Vérité ,

J'adresse

à mes Dieux Pénates. 61

J'adresse aux princes des lyriques,
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime & l'équité.

Rousseau, conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers françois,
Ces sons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie :
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté ;
Et par le concours unanime
D'une heureuse fécondité,
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muse avec rapidité
S'élevant jusques au sublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la renommée & l'histoire,
Gravent à jamais sur l'airain,
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la Gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la Victoire,
Ebranle leur trône incertain.

Tels sont les accens de sa lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorsque Bacchus & la Satyre,
Dans un vin pétillant & frais,

Trempent la pointe de ses traits !
En vain, de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu,
Que sa Muse enfin avilie,
N'est plus cette Muse chérie
De Duffé, la Fare & Chaulieu ;
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans sa Patrie,
Il en feroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge,
Sont toujours les plus éclatans :
Les graces, qui font leur partage,
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instans,
Plus elle s'affure d'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi, célèbre Voltaire,
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère
Qui marquoit tes premiers écrits ;
Quand ta plume vive & légère,
Peignoit la joie, enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythere ?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétoit de ses chaleurs ;

à mes Dieux Pénates. 63

Les graces & la véhémence ,
Se marioient dans tes couleurs ;
Et par une heureuse inconstance ,
De ton esprit , en abondance ,
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée ,
Qui se répandoit sur tes vers ,
Par tes grands travaux modérée ,
Semble enfin s'être évaporée ,
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muse volage ,
Par un aimable égarement ,
S'arrête où le plaisir l'engage ,
Et donne tout au sentiment ,
L'ombre descend , le jour s'efface :
Le char du soleil qui s'enfuit ,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit :
L'heure impatiente le suit ,
Vole , le presse , & dans sa place
Fait succéder l'obscur nuit.
Que dans ma retraite , éclairée
Par la présence & le concours
Des Dieux , enfans de Cythérée ,
Les plaisirs exilés des Cours ,
Du vin de cette urne sacrée ,
S'enivrent avec les Amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes , aux remords vengeurs ;
Et qu'un repos inaltérable ,
Dans cet asyle favorable ,

64 *VII. Ep. à mes Dieux Pén.*

Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires ,
Veillez , ô mes Dieux tutélaires,
Déjà Morphée au teint vermeil ,
Abaisse ses ailes légères ,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupieres.
Puisse-je , après deux nuits entieres ,
N'être encor qu'au premier réveil ,
Et voir dans tout son appareil ,
L'Aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du soleil !

Vous , dont la main m'est toujours chere ,
Vous , mes amis dès le berceau ,
Si l'enfant qui porte un flambeau ,
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un amant nouveau ,
Mes Dieux , déchirez son bandeau ,
Et repoussez le téméraire.
Mais , si plus sensible à mes vœux ,
Il vous apprend que cette belle ,
Moins aimable encor que fidelle ,
Brûle pour moi des mêmes feux :
Alors d'une offrande éternelle ,
Flattez cet enfant dangereux ;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

ÉPITRE VIII.

A M. D U C L O S.

T U fais bien que d'un peu de bêtise,
Le bon vieux temps est accusé;
Mais dans ce siècle plus rusé,
J'ai grand regret à la franchise
De l'âge d'or si méprisé.
J'ai grand regret à l'innocence
De l'homme qui marchoit tout nu.
Le plaisir au front ingénu,
Sans voile étoit sans indécence,
Moins défini, mais mieux connu.
L'amour avoit plus de puissance,
Quand les Bergers étoient des Rois :
On ne vit pas souvent, je crois,
Des Patriarches, Petits-Maîtres :
L'amour qu'on fait au pied des hêtres,
Ne fait pas vanter ses exploits.
Sans art ainsi que sans mystère,
On l'aimoit, parce qu'on s'aimoit :
C'étoit le goût seul qui formoit
La chaîne éternelle & légère,
Qui si librement retenoit
Le berger près de sa bergere.
Sous un toit couvert de fougere,
Chacun sur le soir revenoit,

Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagere.
L'Amour complaisant à nos yeux ,
Entouré de traits & de flammes ,
N'étoit du temps de nos ayeux ,
Que le besoin délicieux
De rapprocher toutes les ames.
Une fontaine , un verd gazon ,
Ombragés par un chêne antique ,
Voilà la petite maison ,
Où l'amour , en habit rustique ,
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'étoit pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alambique ,
N'a guere de solidité :
Par un seul mot l'amour s'explique ,
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le fatte des villes
Eut changé les mœurs des bergers ,
L'amour s'éloigna des vergers ,
Ne trouvant que des cœurs serviles.
L'intérêt , la soif des grandeurs ,
Formerent les nœuds des familles.
L'honneur , ce fier tyran des filles ,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles ,
Virent le jour au même instant :
La loi d'être toujours constant
Donna naissance aux infidelles.
Il fut défendu de charmer :
Les plaisirs devinrent des crimes :

L'amour se traita par maxime :
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur ,
Et l'amant surnommé vainqueur ,
Céda le plaisir pour la gloire :
L'amour ne fut plus dans le cœur ,]
Dès qu'on écrivit son histoire :
Ainsi le vieil âge changea.

La vertu faisoit la noblesse :
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse.
Pour moi , je crois qu'il dérogea.
Tel fut le siècle de Thésée ,
Du fils d'Alcmene & de Jason :
Dès le moment , la trahison
Fut pour jamais autorisée ;
Mais le siècle peu raffiné ,
N'avoit pas encor vu paroître
Un être insolent & borné ,
Que l'on appelle Petit-Maître.
Le premier fat de l'Univers
Fut le fils du Roi de Pergame ;
Cet insensé passa les mers ,
Pour aller séduire une femme.
L'amour moins que la vanité ,
Le rendit amant de la belle ,
Car sans le bruit de sa beauté ,
Il n'eût point soupiré pour elle.
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité ,

En possédant cette infidelle :
Mais le rival de Ménélas ,
Plutôt que de vouloir la rendre ,
Fit armer deux cents mille bras ,
Et réduire sa ville en cendre :
Et Pâris est le fondateur
De cette ville singulière ,
Que nous voyons digne héritière
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat , perfide & frivole ,
Faut-il que d'un sexe charmant ,
Tu sois le tyran & l'idole ?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir & le sentiment ?
Quoi ! cette maîtresse adorée ,
Qui sacrifie à ton bonheur
Sa beauté , sa vie & l'honneur ,
Par toi sans cesse déchirée ,
Va donc mourir désespérée
Du don qu'elle fit de son cœur ?
On peut sans crime être volage ,
C'est la faute de nos desirs :
Mais à l'objet de nos soupirs ,
Le cœur doit toujours son hommage.
Quel est l'ingrat ou le sauvage
Qui peut oublier les plaisirs ?
D'un sexe digne qu'on l'adore ,
N'exagérons pas les travers :
Sans lui l'homme seroit encore
Farouche au milieu des déserts.
Oui , les femmes qu'on déshonore ,
Même en voulant porter leurs fers ,

à M. Duclos.

69

Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'Univers.
Fidèle ami , censeur utile ,
N'examine dans mes écrits ,
Ni l'ordonnance , ni le style :
Le sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant & fertile ,
▲ le droit d'être difficile ;
Mais c'est pour ton cœur que j'écris.

ÉPITRE IX.

A M. LE COMTE

DE FORCALQUIER.

Vous voulez donc que je reprenne
Un luth que j'avois démonté ;
Q'après avoir brisé ma chaîne,
Je perde encor ma liberté.
De la nature enfant gâté,
J'écrivois autrefois sans peine
Des vers pleins de facilité.
Ma Muse avec rapidité
Voloit toujours sans perdre haleine,
Au temple de la Volupté ;
Mais j'ai laissé tarir ma veine
Dans le sein de l'oisiveté.

Les Vers sont enfans de l'ivresse :
Si vous rimez , soyez heureux ;
Il faut pour peindre la tendresse ,
N'écrire des vers amoureux,
Que sous les yeux de sa maîtresse.
Aimez , si vous chantez l'amour.
Pourquoi les faiseurs de ballades ,
Qui jadis inendoient la Cour

IX. Ep. à M. le C. de Forc. 71

De madrigaux , de chansons fades ,
Et qui méditoient nuit & jour
Leurs impromptus & leurs boutades :
Pourquoi tous ces auteurs glacés ,
Au dernier rang font-ils placés ?
C'est que leur esprit vouloit peindre
Ce que leur cœur ne sentoît pas.
Le tendre amour qu'ils osoient feindre ,
Ne voloît jamais dans leurs bras.
Pour tracer sa brillante image ,
Toujours tendre & souvent volage ,
Aimez , changez avec ce Dieu ;
Volez où sa voix vous appelle ;
Soyez galant comme Chaulieu ,
Et libertin comme Chapelle :
Sur-tout possédez l'heureux art
De peindre tout avec décence.
Ovide & le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu :
On peut avec un art extrême
Offrir à la sagesse même
L'amour qui rougit d'être nu.
Si vous avez la voix légère
De la maîtresse de Phaon ,
Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homère :
En vous ant copier Milton ,
J'avois déjà perdu le ton
De l'heureux amant de Glycère.
Les vers , dans ma jeune saison ,
N'étoient pour moi qu'un badinage :

Ils me coûterent davantage ,
Quand j'écrivis pour la raison.
Qu'il est dangereux d'être sage !
Moins prodigue de ses trésors ,
Je sens enfin que la Nature
Les verse avec plus de mesure ,
Et répond mal à mes transports.
Quelquefois la philosophie
Vient s'armer contre l'art des vers.
Pour plaire à ce triste univers ,
Il faut qu'un auteur sacrifie
Les jours du printemps de la vie,
Qui sont & si courts & si chers.
Le plaisir , d'une aile légère ,
Fuit en nous perçant de ses traits;
Mais la gloire aussi passagère ,
A-t-elle les mêmes attraits ?
Cher Comte , eh quoi ! la renommée
Vaut-elle un soupir , un regard ,
Que laisse comme par hasard
Echapper une amante aimée ?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orgueil des belles ,
Et ces charmantes bagatelles ,
Que , dans leurs tendres entretiens ,
Se montrent deux amis fideles ?
La renommée , en vérité ,
Malgré son brillant étalage ,
Mérite bien peu notre hommage.
Je permets à la vanité
D'adorer sa trompeuse image :
L'erreur est toujours le partage

D'un

à M. le C. de Forcalquier 73

D'un esprit faux & limité ;
Mais le bon sens est révolté
Qu'elle soit l'idole du sage,
Et l'écueil de la probité.
Ces fols qu'on appelle grands hommes ,
Se confument en vains regrets ;
Mais le bonheur est toujours près
Du théâtre obscur où nous sommes.
Nous sentons le prix d'un beau jour :
C'est pour nous que brille l'aurore :
Pour nous les fleurs semblent encore
S'ouvrir au souffle de l'Amour.
Le spectacle de la Nature ,
Qui renaît toujours à nos yeux ,
N'offre qu'une foible peinture
Aux regards des ambitieux :
Plus sa beauté se renouvelle ,
Plus nos yeux deviennent perçans :
Les plaisirs nous donnent des sens ,
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Etendent leur gloire féconde ;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre & l'onde :
L'amitié pour nous est le monde ,
Dans son temple sont nos autels.

Tout ici n'est que rêverie :
Je le fais ; mais de vains honneurs
Mon ame dès long-tems guérie ,
Choisit de plus douces erreurs :
Mes biens , mes trésors sont les fleurs ,
Et mes jardins une prairie.

Tome I.

G

J'aime mieux penser avec vous ,
Dont l'esprit facile & si doux ,
S'étend , s'élève & se marie
A tous les temps , à tous les goûts ,
Rempli du plus charmant délire ,
J'aime mieux jouir des appas
De votre amitié qui m'inspire ,
Que de cadencer sur ma lyre
Ces vers coulans & délicats ,
Qu'il est si mal aisé d'écrire ,
Et dont on fait si peu de cas.
Cependant ma Muse s'engage
A remplir vos heureux loisirs.
Qui fait , au printemps de son âge ,
Souffrir les maux avec courage ,
A bien des droits sur les plaisirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des Muses dont j'ai fait la cour ,
Loin de moi s'envole l'Amour ;
Mais je vois près de vous les Graces ,
Elles m'instruiront à leur tour.

ÉPITRE X.
 SUR LA PARESSE,
 A M. D E * * *

CENSEUR de ma chere paresse,
 Pourquoi viens-tu me réveiller,
 Au sein de l'aimable mollesse,
 Où j'aime tant à sommeiller ?
 Laisse-moi philosophe austere,
 Goûter voluptueusement
 Le doux plaisir de ne rien faire,
 Et de penser tranquillement.
 Sur l'Hélicon tu me rappelles :
 Mais ta Muse en vain me promet
 Le secours constant de ses ailes,
 Pour m'élever à son sommet.
 Mon esprit amoureux des chaînes
 Que lui présente le repos,
 Frémit des veilles & des peines
 Qui suivent le Dieu de Délos.
 Veux-tu qu'héritier de la plume
 Des Malherbes, des Despréaux,
 Dans mes vers pompeux je rallume
 Le feu qui sort de leurs pinceaux ?
 Ce n'est point à l'humble colombe
 A suivre l'aigle dans les cieux.

Sous les grands travaux je succombe :
Les jeux & les ris sont mes Dieux.
Peut-être d'une voix légère ,
Entre l'amour & les buveurs ,
J'aurois pu vanter à Glycere ,
Et mes larcins & ses faveurs ;
Mais la Suze , la Sabliere ,
Ont cueilli les plus belles fleurs ,
Et n'ont laissé dans leur carriere ,
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire ,
On perd les momens les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la gloire ?
Le plaisir est si près de nous !
Dites-moi , Mânes des Corneilles ,
Vous , qui par des vers immortels ,
Des Dieux égalez les merveilles ,
Et leur disputez les autels ;
Cette couronne toujours verte ,
Qui pare vos fronts triomphans ,
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours , de vos beaux ans !
Non , vos chants , triste Melpomene ,
Ne troubleront pas mes loisirs :
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs ?
Ce n'est pas que , froid Quiétiste ,
Mes yeux fermés par le repos ,
Languissent dans une nuit triste ,
 ui n'a pour fleurs que des pavots ?
Occupé de rians mensonges ,
L'amour interrompt mon sommeil ;

Je passe de songes en songes ,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore ,
Oubliant son oisiveté ,
Ma jeune Muse touche encore
Un luth que l'Amour a monté ;
Mais elle abandonne la lyre ,
Dès qu'elle est prête à se laisser.
Car enfin , que sert-il d'écrire ?
N'est ce pas assez de penser ?

ÉPITRE XI.
SUR L'HIVER,
A M. D E * * *

D E l'Urne céleste ,
Le signe funeste
Domine sur nous ,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins ,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois , ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse :
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle ;
Des fleurs , des moissons ,
Des fruits , des glaçons :

XI. Epître sur l'Hiver. 79

Ce tribut fidele ,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs ,
En changeant nos plaines ,
Fait tantôt nos haines ,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs ,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces deserts.
Son sein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeste ,
Et la Nymphé en pleurs ,
Doit être modeste
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile ,
L'amour & les jeux
Passent dans la ville ,
J'y passe avec eux.
Sur la double scene ,
Suivant Melpomene
Et les jeux nouveaux ,
J'entends le parterre
Marquer les défauts
En juge sévere.
Là , sans affecter
Les dédains critiques ,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau , seul épris ,
Envie ou mépris

Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'âme ,
J'approuve ou je blâme ,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles ,
J'irois de mes airs
Frapper vos oreilles ?
Après nos concerts ,
L'ivresse au délire
Pourra succéder :
Sous un double empire
Je fais accorder
Le thyrsé & la lyre ;
J'y crois voir Thémire ,
Le verre à la main
Chanter son refrain ;
Folâtrer & rire.
Quel sort plus heureux !
Buveur amoureux ,
Sans soins , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir ,
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir ,
Pour l'heure suivante ,
Toujours un desir.

Qu'à son gré la Parque
Hâte les instans ,
Les compte & les marque
Aux fautes des ans.
Je l'attends sans crainte :

Par sa rude atteinte ,
Je serai vaincu ;
Mais j'aurai vécu.
Sans date, ni titre,
Dormant à demi ,
Ici ton ami
Finit son Epître.

ÉPITRE XII.

AUX GRACES.

O V O U S , qui parez tous les âges ,
Tous les talens , tous les esprits ;
Vous , dont le temple est à Paris ,
Et quelquefois dans les villages ;
Vous , que les Plaisirs & les Ris
Suivent en secret chez les sages ;
GRACES , c'est à vous que j'écris ,
Fugitives ou solitaires ,
La foule des esprits vulgaires ,
Vous cherche sans cesse & vous fuit ,
Aussi simples que les bergeres ,
Le goût vous fixe & vous conduit ,
Indifférentes & légères ,
Vous échappez à qui vous fuit .
Venez dans mon humble réduit ,
Vous n'y ferez point étrangères :
Rien ne peut y blesser vos yeux ,
Votre frere est le seul des Dieux ,
Dont vous verrez chez moi l'image .
Dans son carquois brille un seul trait ,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage .
Venez donc , sœurs du tendre Amour ,
Eclairer ma retraite obscure ;

XII. Epître aux Graces. 83

Venez ensemble , ou tour à tour ,
Et du pinceau de la nature ,
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits , charmantes Déeses ,
Sont prodigués dès le berceau ,
Et jusques au bord du tombeau ,
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux ,
Ces enfans si vifs & si doux ,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous ,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux ,
Vous vous jouez dans leurs cheveux ,
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance ,
Vous présidez à tous ses jeux ,
Et de cet âge trop heureux ,
Vous faites aimer l'ignorance,
L'Amour , le Plaisir , la Beauté ,
Ces trois enfans de la jeunesse ,
N'ont qu'un empire limité ,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour à travers son bandeau ,
Voit tous les défauts qu'il nous cache ,
Rien à ses yeux n'est toujours beau ;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau ,
Vos mains rallument son flambeau ,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégouter ,

Moins délicat & plus volage ,
Le Plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge ;
Il dévore sur son passage
Tous les instans sans les compter :
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image ,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage :
Sans vous que seroit la Beauté ?
C'est par les Graces qu'elle attire ;
C'est vous qui la faites sourire ;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté ,
Qu'on sent & qu'on ne peut décrire ,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des desirs ardents qu'elle inspire.
Le Dieu d'Amour n'est qu'un enfant ;
Il craint la fierté de ces Belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable :
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les Belles qui suivent vos traces ,
Nous ramènent à leurs genoux.

Juno

Junon, après mille disgraces ,
Après mille transports jaloux ,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air , la démarche , tous les traits ,
L'esprit , le cœur , le caractère ,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphé qui craint un regard ,
Et qui pourtant en est émue ;
La Naïade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue ;
La vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre ,
Et lui fait sentir que pour vivre ,
L'enjouement vaut mieux que l'esprit !
De l'Amour , victime rebelle ,
La boudeuse qui dans un coin ,
Semble fuir l'amant qu'elle appelle ,
Qui plus sensible que cruelle ,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle ;
La rêveuse , dont la langueur
La rend encore plus touchante ,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté ,
Dont le remède est dans son cœur ;
La coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner ,
Et qui (pour sûrement régner)
Semble renoncer à l'empire ;
L'amante , qui dans son ardeur ,
A de l'amour , sans indécence ,

Et qui fait à chaque faveur ,
Faire revivre l'innocence ;
La Beauté , dont les yeux charmans
Donnent les desirs sans ivresse ,
Qui , sans refroidir les amans ,
Leur fait adorer sa sagesse ;
La finesse sans fausseté ,
La sagesse sans prudence ,
L'enjouement sans étourderie ,
Enfin la douce volupté
Et la touchante rêverie ,
Un geste , un sourire , un regard ,
Ce qui plaît sans peine & sans art ,
Sans excès , sans airs , sans grimaces ;
Sans gêne , & comme par hasard ,
Est l'ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous alarmer ,
Vous à qui la Nature avare
Accorda le bienfait d'aimer ,
Et refusa le don plus rare ,
Le don plus heureux de charmer.
Del'Amour , touchante victime ,
O vous qu'il blesse & fuit toujours ,
Les Graces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles ,
Et les Amours les plus cruels ,
Vous serviront souvent mieux qu'elles.

On s'accoutume à la laideur ,
L'esprit nous la rend supportable :
Les Graces suivent tous les âges ,
Elles réparent leurs outrages ,
Et sement les fleurs du printemps
Sur l'hyver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse ,
Des Graces que dans sa jeunesse ,
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles ,
Le monde est encore occupé.
La mort , de l'ombre de ses ailes ,
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit & les talens ,
N'éternisent pas nos merveilles :
L'oubli , qui nous suit à pas lents ,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît ,
L'utile doit être agréable ;
Un auteur n'est jamais parfait ,
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Clio ,
Vous , dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable ,
Voyez de vos *in-folio* ,
Quel est le sort inévitable.
Dans l'abyme immense du temps ,
Tombent ces recueils importants
D'historiens , de politiques ,

D'interprètes & de critiques ,
Qui tous , au mépris du bon sens ,
Avec les livres Germaniques ,
Se perdent dans la nuit des ans.
La Mort dévore avec furie ,
Les grands monumens d'ici-bas ;
Mais le Plaisir , qui ne meurt pas ,
Abandonne à sa barbarie ,
Les annales des Potentats ,
Et tout bon livre qui l'ennuie ,
Pour sauver & rendre à la vie
L'heureux chantre de Ménélas ,
Et le tendre amant de Lesbie.
La Mort n'épargna dans Varron ,
Que le titre de savant homme :
Mais les Graces de Cicéron ,
Tirerent des cendres de Rome ,
Et ses ouvrages & son nom.
Je ne fais par quelle aventure ,
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obscure ,
Où tombe tout livre excédant :
Mais , je fais bien , en attendant ,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps ;
Et nos talens sont des ressorts ,
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs ,
Le sage compas d'Uranie ,
Donnent le charme d'escolleurs

Au pinceau brillant du Génie ,
Enseignant la route des cœurs
A la touchante mélodie ,
Et prêtent des charmes aux pleurs,
Que fait verser la tragédie.
Malheur à tout esprit grossier ,
A l'ame de bronze & d'acier ,
Qui les méprise & les ignore !
Le cœur qui les sent , les adore ,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous , filles de la Nature ,
Qui fites l'amour des mortels ,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies ,
Qui , sans craindre votre courroux ,
Nous offrent de froides copies ,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture ,
Daignez reparoître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour ,
Et par le cri de la Nature ,
Et par les transports de l'Amour.

ÉPITRE XIII.

A M. DE FONTENELLE.

ON vit heureux quand on est sage.
C'est du sein des tranquilles nuits
Que naissent les jours sans nuage :
En moissonnant trop-tôt les roses du bel âge,
On n'en recueille point les fruits.
Ce Soleil brillant dans l'Aurore,
Qui consume les fleurs de la jeune saison ,
Le plaisir , n'est pour la raison ,
Qu'un Astre bienfaisant qui féconde & colore,
Et qui d'un voile d'or embellit l'horison :
Remède pour le sage , il devient un poison
Pour les cœurs que son feu dévore.
Tes jours comblés d'honneurs & tissés de plaisirs ,
Tes beaux jours , sage Fontenelle ,
Semés d'heureux travaux & de rians loisirs ,
Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle ,
Consacrent à jamais la raison éternelle }
Qui dirigea tes pas & régla tes desirs.
On vit un céleste Génie ,
T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie ,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La Gloire répandit ses rayons sur ta vie ;
Mais la seule Raison en étendit le cours.

Epître à M. de Fontenelle. 91

Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des momens.

La Gloire sur ses pas fait périr les amans ,
Et la sagesse les conserve.

Sans jouir du présent , vivre pour l'avenir ,
S'immoler aux races futures ,

D'un travail épineux endurer les tortures ,
Laisser , quand on n'est plus , un foible sou-
venir ,

O chimere d'orgueil ! O méprisable idole !

En s'éclairant soi-même , éclairer l'univers ,

Mériter un grand nom , sentir qu'il est frivole ,

Enlever sans effort ces lauriers toujours verds ,

Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole ;

Désirer d'être grand , sans cesser d'être heureux ,

Enrichir son esprit en prolongeant sa vie ,

Mépriser la faveur & consoler l'envie ,

Désarmer ses rivaux , régner sur ses neveux ,

Tel est l'objet du sage , & telle est ton histoire.

Il faut , pour être mon Héros ,

S'approcher lentement du temple de Mémoire ,

Travailler sans relâche en faveur du repos ,

Exercer , conserver les ressorts de son ame.

Plus la vie est tranquille , & plus sa foible
trame

Echappe au ciseau d'Atropos.

Nos passions sont nos furies :

Elles veillent sans cesse , & leurs cris renaissans

Viennent rompre le cours des douces rêveries ,

Et l'équilibre de nos sens.

Qui fait les maîtriser , est le Dieu d'Epidaure.

Oui , la Sagesse aimable est sœur de la Santé :

92 *Epître à M. de Fontenelle.*

Elle seule connoît le secret qu'on ignore

D'assurer l'immortalité.

Qu'un autre exalte le courage

D'Achille mort dans son printemps ;

Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems,

Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.



POÉSIES DIVERSES.

SUR LA COUR.

HEURÉUX qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la Fortune éveille & la Haine & l'Amour ;
Où la Vertu modeste , & toujours poursuivie ,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à
l'Envie !

Tout présente en ce lieu l'étendard de la Paix :
Où se forge la foudre , il ne tonne jamais ,
Les cœurs y sont émus , mais les fronts y sont
calmes ,

Et toujours les cyprès s'y cachent sous les pal-
mes.

Théâtre de la ruse & du déguisement ,

Le poison de la Haine y ceule sourdement.

Il n'est point à la Cour de pardon pour l'of-
fense.

Hommes dans leurs arrêts , & Dieux dans leur
vengeance ,

Les Courtisans cruels restent toujours armés

Contre des ennemis que la haine a nommés.

Par-tout j'y vois errer la sombre Jalousie ,

Qui cachant le poignard dont elles s'est saisie ,

94 *Poésies diverses.*

Imprime sur son front les traits de l'Amitié,
Appelle sur ses pas l'Amour & la Pitié,
Redouble les sermens, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel, en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les Dieux :
Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincelans :
Il vous perdra mortels, s'il connoît vos talens.

SUR LA SUPERSTITION.

DE la crédule Erreur, ce tyran du vulgaire ,
Nâquit un monstre affreux , que le faux zele
éclaire ,
Qui respecté du peuple , & redouté des Grands ,
Sur ce vaste univers traîne ses pas errans.
L'Egypte lui fournit une retraite impure ,
D'où le monstre vola sur toute la Nature.
Les Medes , les Persans , les Grecs & les Ro-
mains ,
Sucerent le poison préparé par ses mains.
Erreurs du Plébeïen , politiques des Sages ,
Vous triomphez alors , augures & présages :
Inventions du Prêtre & maximes des Rois ,
Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'est plus ; mais votre Souve-
raine ,
Des aveugles mortels sera toujours la Reine.
Les Etats ont changé ; la Superstition ,
Toujours ferme , a suivi la révolution.
Par elle la Vengeance inventa la magie ;
L'Ignorance entraîna la fausse astrologie ;
La Laideur découvrit les foibles talismans ,
Piège que rompt toujours l'adresse des amans.
Par elle la Terreur dans les retraites sombres ,
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des
ombres ;
Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieux ,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis, ô Nature ! ô ma mere !
Ton front est assiégé d'une tristesse amere.
Tes yeux dont les regards embellissoient les
fleurs ,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux
funebres ?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
L'Orgueil me répond-elle : il trahit la Nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître , il sappa mes
autels ,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là , comme en un miroir , le monstre se con-
temple ,
Il y regne adoré tel qu'un Dieu dans son
temple :
Ses traits enfévelis sous un fard apprêté ,
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux & l'encens le plus
rare ,
Fument sur les autels que sa vanité pare.
L'amour dont il s'enflamme est son seul ali-
ment ,

Poésies diverses. 97

Et les vertus d'autrui, sa honte & son tourment.

Il n'est rien de si pur que l'Orgueil ne profane,
Rien de si révérent que l'Orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, & l'expose au grand jour.

Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle horreur !

L'Orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
Qui, pour anéantir l'auguste Vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

SUR LA MODE.

LA Mode est un tyran , des mortels respecté ,
Digne enfant du Dégout & de la Nouveauté ;
Qui de l'Etat François , dont elle a les suffra-
ges ,

Au de-là des deux mers disperse ses ouvrages ,
Augmente avec succès leur immense cherté ,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.

Son trône est un miroir , dont la glace infi-
delle

Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les François inconstans admirent dans ses mains
Des trésors méprisés du reste des humains.

Affise à ses côtés , la brillante Parure
Essaie , à force d'art , de changer la Nature.

La Beauté la consulte , & notre or le plus pur ,
N'achete point trop cher son rouge & son azur.

La Mode assujettit le Sage à sa formule ;

La suivre est un devoir , la fuir un ridicule.

Depuis nos ornemens jusques à nos écrits ,

Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;

Et réglant tout-à-tour tous les rangs où nous
sommes ,

Elle place les sots , & nomme les grands hom-
mes.

SUR LA VERTU.

IL est une Vertu , dont la puissance active
Commande aux passions , les calme ou les cap-
tive ,

Arrache enfin notre ame à la séduction ,
Au sein de ses erreurs défabuse Ixion ;
Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image ,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
Que nos cœurs sont heureux , quand la loi du
devoir

De nos plus doux penchans confirme le pou-
voir !

Il est une Vertu : qui résiste à ses charmes ,
Vivra dans les douleurs , gémira dans les lar-
mes ;

Et devant elle un jour , malgré tous ses efforts ,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est en-
tendue ;

L'ame qui fuit ses bras y retombe éperdue.
Qui connut son pouvoir , qui sentit sa douceur ,
Pourroit-il la confondre avec son oppresseur ?
Avec le Vice impur , ce complaisant barbare ,
Qui souffle dans nos sens les flammes du tartare ,
Nous laisse moissonner quelques stériles fieurs ,
Sûr , après nos plaisirs , d'éterniser nos pleurs ?
Si la Vertu n'est rien , pourquoi l'humble In-
nocence

100 *Poésies diverses.*

A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'une Bergere , assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits , plus simple dans ses
mœurs ,

Impose à ses amans surpris de sa sagesse ?
Sévère avec douceur , & tendre sans foiblesse ,
Elle a l'art de charmer , sans rien devoir à l'art :
Son devoir est sa loi , sa défense un regard ,
Qui , joint à la fierté d'un modeste silence ,
Fait tomber à ses pieds l'audace & la licence.
D'où vient qu'un Villageois , assis sous un or-
meau ,

Juge des différends qui naissent au hameau ?
Pauvre , chargé de soins , & consumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voisinage ?
Les Pasteurs rassemblés viennent autour de lui ,
Chercher dans ses leçons leur joie & leur appui.
Eh ! ne voyez-vous pas , qu'ayant de la Sagesse,
Il est juste sans faste , & prudent sans finesse ,
Et que l'intégrité conduisant ses projets ,
De ses Concitoyens il s'est fait des sujets ?
La Vertu sous le chaume attire nos hommages,
Le crime sous le dais est la terreur des Sages.



SUR L'HOMME.

OUI, l'Homme si rempli du soin de se con-
noître,

Ne fait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit
être.

Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.

Cet homme, en même-temps libre dans ses
entraves,

A la fierté des rois, sous l'habit des esclaves.

Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,

Enivré, fatigué de lui-même & d'autrui,

Différent, inégal, & cependant le même,

Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.

Amusé par des riens, les plus vastes projets

Offrent à son esprit de trop foibles objets.

Tout irrite ses goûts; sans remplir son envie,

Il abrège ses jours & regrette la vie.

Dans ce vaste univers il se trouve borné;

Et de l'illusion, jouet infortuné,

Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,

Il crée à chaque instant un monde imaginaire.

L'antiquité du nom l'approche du néant,

Et le nain est toujours à côté du géant.

102 *Poésies diverses.*

Plus il fait remonter sa race renommée,
 Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
 Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
 Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
 Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent :
 Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent ;
 Il ne jouit de rien, en essayant de tout ;
 L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût,
 L'orgueil, une foiblesse insolente ou soumise,
 Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise :
 L'avarice est la peur de manquer d'un se-
 cours,
 Qui nourrit son espoir & le trahit toujours ;
 Le courage brutal, une terreur extrême ;
 Le point d'honneur sans borne, un oubli de
 soi-même ;
 La feinte modestie, un orgueil plus caché,
 Et la délicatesse, un vice recherché.
 L'abandon généreux d'un profit légitime,
 Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
 Sous un dehors brillant, la gloire a son écueil ;
 La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
 La politesse, un droit qu'on acquiert sur les
 autres,
 Pour exiger des soins plus flatteurs que les nô-
 tres.
 La régularité prévient le désespoir
 D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
 Inutiles vertus, dont toute la puissance
 Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
 A poursuivre le mal, sans gloire & sans succès ;
 A ranimer sa force, ou nourrir son excès.

Poésies diverses. 103

Combattons , détruisons l'orgueil qui nous
enivre ;

Du fond de son tombeau nous le verrons re-
vivre.

Qu'on le chasse avec peine , il rentre sans ef-
fort ,

Triomphe dans les fers , & survit à la mort.

Quel Alcide nouveau , quelle main agissante

Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?

Il faut , pour enchaîner les dragons abattus ,

Un frein plus assuré que celui des vertus ;

Et pour arracher l'Homme à sa misère extrême ,

Il faut , n'en doutons pas , le pouvoir de Dieu
même.

SUR LA VOLUPTÉ.

IL est une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit alaiter l'Amour & nourrir la Folie ;
Que Neptune admira , que couronna Pâris ,
Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris :
Mais celle qui remplit les airs , la terre & l'onde.
Fantôme du bonheur , & Déesse du monde ,
Ses loix sont nos penchans , ses armes nos desirs ,
Ses biens l'illusion , ses chaînes les plaisirs.
Vivante dans nos cœurs , avec eux elle change ;
De nos goûts variés elle suit le mélange ;
Paroît , en les guidant , ne pas les conseiller ,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous sa main , qui répand le miel & l'imposture ,
Tout mal peut s'embellir , tout bien se défigure.
Elle imprime avec art sur le front des vertus ,
Ce dégoût , cet ennui qu'inspire leur abus ;
Tandis que dans les yeux de la fiere licence ,
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.
C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de
Crésus ,

Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus ;
Qui fait parler les bois , les prés , la solitude ;
Enchante sur la scène , & ravit dans l'étude ;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats ;
Qui peut même à la mort attacher des appas ;
Qui , malgré les écueils de la mer mugissante ,
Fait voler sur les flots la voile obéissante.

Poésies diverses. 105

Douce erreur , dont l'espoir nous trompe & nous
nourrit ,

Donne de l'ame au sens , & du sens à l'esprit.

Belle , mais dangereuse , aimable , mais fri-
vole ;

Telle est la Volupté , notre fatale idole :

Invisible par-tout , & présente en tous lieux ,

Elle est tout ce qui charme & nos cœurs & nos
yeux.

LES ROIS.

O D E.

T o i qui vis tomber les colonnes
Des états les plus florissans ;
Toi qui vis briser les couronnes
Des souverains les plus puissans ;
O Terre , ô féconde Cible ,
Tucaches dans ton sein fidele ,
Les fastes des siècles divers :
Ouvre à ma Muse , qui t'appelle ,
Les archives de l'univers.

Montre-moi , sous leurs pyramides ,
Ces rois dans la tombe ignorés ;
Ces rois fastueux & timides ,
Jadis sur le trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une aurore :
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil :
Le temps à chaque instant dévore
Le monument de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces héros, tyrans des humains ,
Dont le Dieu sanglant des batailles
Armoit les sacrilèges mains.

Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune & ses revers ;
Bientôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je fais qu'Achille, que Thersite ,
Etoient soumis au même sort ;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténèbres de la mort :
Mais l'isle infame de Caprée ,
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan ;
Et la terre encore éplorée ,
Encense l'urne de Trajan.

Princes , dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels ,
Souvent , malgré l'apothéose ,
Vous êtes l'horreur des mortels ;
En vain dans vos palais nourrie ,
La folle & basse Flatterie ,
Chante vos hymnes en tout lieu :
Le tems détruit l'idolatrie ,
Et brise l'autel & le Dieu.

Rois , laissez aux peuples sauvages ,
Le droit injuste du plus fort :
La crainte arrache nos hommages ,
L'amour les obtient sans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret se plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos soins que borne le devoir.

Dans vos sérails impénétrables ,
Sultans , esclaves couronnés.
Vous traînez des jours déplorables ,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde ,
Le soleil fors du sein de l'onde ,
Et s'ouvre un chemin vers les cieux.
O rois , rendez heureux le monde
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine ,
Ce prince , l'amour des François :]
La Victoire qui le ramene ,
Annonce à grands cris nos succès ;
Son peuple l'entoure & le presse ;
Le zele se change en ivresse ;
On aime , on adore ses loix :
Excès d'une juste tendresse ,
Qui fait le bonheur des grands rois.

Ne craignons pas que sa mémoire
Se perde dans l'ombre du tems ,
Ni que le grand jour de l'histoire ,
Ternisse ses faits éclatans :
Minerve le suit à la guerre ,
Thémis gouverne son tonnerre ;
Il n'est armé que pour la paix ,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.

On dira : quel Dieu favorable
Accorda L O U I S aux humains ?

Son amitié ferme & durable ,
Soutint le trône des Romains :
Dans son Tribunal despotique ,
Jamais la liberté publique
N'expira sous l'autorité :
Les ressorts de sa politique
Furent les loix de l'équité.

Né sur le trône , il fut sensible ;
Juge , il ressentit la pitié ;
Souverain , il fut accessible ;
Monarque , il connut l'amitié.
Que sa justice & son courage ,
Que son nom béni d'âge en âge ,
Des siècles percent le chaos :
Qu'il soit le modele du Sage :
Qu'il soit l'exemple des Héros.

Sans avoir le pinceau d'Appelle ,
Disciple de la vérité ,
J'ébauche le portrait fidele
Que peindra la postérité.
Grand Roi , que la France applaudisse
Aux vers de ma Muse novice ;
Il est pour eux un prix plus doux :
Vous pouvez , d'un regard propice ,
Les rendre immortels comme vous.

*A une Dame sur la traduction du
Traité de la Mort , par Sherlock.*

ÉGLÉ, votre funeste Livre
Renferme un froid poison , dont on ne peut
guérir :
En nous apprenant à mourir ,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
Hélas ! nos tristes jours penchent vers leur couchant :
Pour apprendre à mourir , est-il besoin d'un maître ?
Que tout autre intérêt cede au plaisir touchant
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie : oui , vivre c'est aimer ;
C'est rendre un autre heureux , & c'est l'être
soi-même.
Vous donc qui sûtes m'enflammer ,
Achevez mon bonheur , aimez-moi comme
j'aime.
Mais si tous mes soupirs ne peuvent attendre
Le cœur sans qui je ne puis vivre ,
Cruelle , prêtez-moi votre funeste Livre ,
Afin que j'apprenne à mourir.

Description poétique du Matin.

LE feu des étoiles
Commence à pâlir ;
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir ;
L'ombre diminue ,
Et comme une nue ,
S'élève & s'enfuit :
Le jour la poursuit ,
Et par sa présence
Chasse le silence ,
Enfant de la nuit.
L'amoureux Satyre ,
Au malin fourire ,
Déjà dans les bois
Conte son martyre ;
Mais sourde à sa voix ,
La Nymphé timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé ,
Regne la licence ,
L'ardeur , les desirs ,
Et l'intempérance ,
Filles des plaisirs.
Mais déjà l'Aurore ,
Du feu de ses yeux
Embellit & dore

112 *Poésies diverses.*

Les portes des cieux :
 Son teint brille encore
 Des vives couleurs
 Qu'on voit sur les fleurs
 Qu'elle fait éclore.
 Le Dieu du repos ,
 Couvert de pavots ,
 Remonte avec peine
 Sur son char d'ébene.
 Dans les airs portés
 Les aimables songes ,
 Suivis des mensonges ,
 Sont à ses côtés :
 Près de lui voltige
 L'amour , qui s'afflige
 De voir la clarté.
 Le grand jour rend sage
 Sans obscurité ,
 Plus de badinage ,
 Plus de liberté.
 Sur un lit de roses ,
 Fraîchement écloses ,
 Flore du grand jour
 Attend le retour.
 Le jeune Zéphire
 A ses pieds soupire ,
 Et le Dieu badin
 Volant autour d'elle ,
 Du bout de son aile
 Découvre son sein.
 L'abeille agissante ,
 Fidelle au travail ,

De la fleur naissante
Enlevé l'émail :
Tandis que moins sage,
Le papillon vain,
Parcourt en volage
La rose & le thyn.
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ses yeux,
Amant langoureux
Près d'elle il s'arrête,
Et dans sa conquête,
Voit mille plaisirs :
Mais si l'infidèle
La rend moins cruelle,
Adieu les soupirs ;
Plus de complaisance,
Dans la jouissance
Il perd ses desirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents,
Le Bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougère,
La jeune Bergère
Conduit ses troupeaux,
Une clarté pure
Eclaire ces lieux,
Et dans sa parure,
La simple nature

Vient frapper nos yeux,
Philomele éveille
Par ses doux concerts,
Echo qui sommeille
Au fond des déserts :
En prenant sa route
Au plus haut des cieux ,
Phébus Glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

LE MONDE POÉTIQUE.

DEPUIS que je vous ai quitté,
Mon esprit a peu consulté
Et l'austère Thémis & la douce Uranie :
J'oublie également les loix & le génie ,
Et je me meurs d'oïfiveté.
Un levain de stérilité
Mêle à mon sang tardif quelques humeurs cha-
grines ;
Et j'ai, comme Zénon , des vertus bien voi-
sines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique,
Marchant les yeux distraits , & morne en son
maintien,
Et son cortége magnifique ,
De grands raisonnemens qui ne menent à rien ,
Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique
Des maux dont il nous entretient.
Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
Mélange de légèreté
Et de traits de férocité ,
Qui me donnent en gros , certain air prophé-
tique ,
Dont aux tems fabuleux j'aurois bien profité.
De cet inutile assemblage ,
Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.
Je suis un champ aride , une terre sauvage ,

116 *Poésies diverses.*

Que d'une aile brûlante a couvert l'aiglon.
 Mon esprit est tombé comme une fleur fanée ;
 Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi,
 Et la nature autour de moi,
 Est une masse décharnée.

Nos côteaux , nos vallons sont des objets
 muets ,

Où n'offrent à mes yeux que trace de misère.

Je pense, au fond de nos forêts ,

Que le jour à regret m'éclaire.

L'univers porte encor les marques du chaos.

Pourquoi ces plantes dispersées ,

Sous l'aconit brûlant ces roses oppressées ,

Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?

(a)

Ce globe , cette mer de matiere fluide ,

Qui se voûtant en arc , forme notre horizon :

Qu'est-ce en effet qu'une prison ,

Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol
 rapide ,

Où la corruption sème un germe infecté ,

Où par le temps qui fuit , qui consume & qui
 mine ,

Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté ,

Et se nourrit de sa ruine ?

De désordre & de maux , quelle variété !

Et combien différente étoit cette nature ,

Dont la docte Uranie enseigne la structure

Au sommet du Parnasse où je fus allaité !

(a) Il manque ici quelques vers.

Poésies diverses. 117

Je me rappelle encor l'instant où ma paupière ,
Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumière ;
C'étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux ,
Pour quelqu'amant chéri venu dans ces bas
lieux ,

Au moment que l'Aurore avec des doigts de
rose ,

Sépare en fouriant la nuit d'avec le jour ,
Et que la terre qui repose ,

Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.

Dans une assez vaste distance ,

L'ombre & le jour traçoient deux zones dans
les airs ;

L'univers au milieu se levoit en silence ,

Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers :

L'Orient au Soleil préparoit une voie

De perles , de rubis , des plus vives couleurs :

Là , le ciel en s'ouvrant sembloit verser des
pleurs

D'applaudissement & de joie ,

Et les Zéphyrs formoient les calices des fleurs

Avec des fils d'or & de soie.

Sous les arbres chargés de verdure & de fruits ,

Les oiseaux célébroient l'astre prêt à paroître ,

Et les beautés du jour , & la fraîcheur des nuits ,

Où le changement de leur être.

La Nuit même admiroit un spectacle si beau ;

Ses Dieux , comme des chars , arrêtant leurs
étoiles ,

Osoient de la lumière attendre le flambeau ,

Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voi-
les.

118 *Poésies diverses.*

Bientôt l'occident plus serein ,
 Comme un gouffre profond les cacha dans son
 sein ,
 Tandis que de longs flots de matiere argentée ,
 Annoncerent Phébus ; & la terre agitée ,
 Malgré l'immense poids qui forme son appui ,
 D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
 Tels furent les objets que m'offrit Uranie.
 L'esprit plein de son feu , je prêtois même
 encor

De la grandeur & de la vie
 A tout l'éclat de ce trésor.
 Ce vuide où je me trouve étoit encor à naître.
 L'univers me parut comme un champ de plai-
 sirs ,
 Tributaire de mes desirs ,
 Et que je crus fécond , quand je m'en crus le
 maître.

Ami , qui l'êtes des neuf Sœurs ,
 Qui dans le goût constant que vous avez pour
 elles ,
 De mon génie éteint tirez des étincelles ,
 Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
 Des inspirations & des graces nouvelles ;
 Excusez les traits inégaux ,
 Dont mon esprit forma cette double peinture.
 Libertin comme la Nature ,
 Et peut-être unissant assez mal-à-propos ,
 La lyre avec les chalumeaux ;
 C'est dans vos entretiens variés & pleins d'ame
 Que je crois respirer l'air du sacré Vallon.
 Delphes & la vapeur du trépied d'Apollon ,

Poésies diverses. 119

N'ont point cette vertu dont votre esprit m'en-
flamme.

Aussi lorsque l'hiver sorti du fond du nord ,
Répandra dans nos champs l'image de la mort ,
J'irai chercher la vie & la solide gloire ,
Et découvrir chez vous par quels heureux sen-
tiers

Nos Auteurs parviendroient au temple de Mé-
moire,

S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

IMPROMPTU

*A une Dame qui se plaignoit d'être
âgée de quatre-vingts ans.*

AV E C les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter , Doris , vos premiers
jours ?
Vous êtes aujourd'hui la Reine des Génies ,
Et vous la fûtes des Amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le
vôtre :
En vous laissant l'esprit , qu'a-t-il pu dérober ?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à
l'autre :
Appelle-t'on cela tomber ?

FRAGMENT

FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE

A URANIE.

O charmante Uranie ! O mon premier amour !

C'est vous que mon cœur en atteste ;

Ai-je jamais dans votre cour ,

Fait entendre une voix funeste ?

Ai-je , le front couvert d'un masque officieux.

Employé lâchement dans mes rimes coupables ,

A la honte de mes semblables ,

Un langage inventé pour la gloire des Dieux ?

Non , non , la douce Poésie ,

Distribue en riant les rubis & les fleurs ,

Les myrthes aux amans , les lauriers aux vain-
queurs :

A la vertu qu'elle aime , étroitement unje ,

C'est à la couronner que s'occupent ses mains ;

Et l'on en fait une furie ,

Quand on la peint s'armant des poisons de l'en-
vie ,

Pour faire la guerre aux humains.

R É P O N S E

*A une Dame qui demandoit qu'on
corrigeât ses Vers.*

PLus l'esprit a de liberté,
Plus sa lumière est vive & pure.
Le travail a souvent gâté
L'ouvrage heureux de la nature.
La négligence est la parure
Des graces & de la beauté.
Ce ruisseau, l'amour de Zéphire,
Qui du voile des cieux réfléchissoit l'azur,
Et de Flore autrefois embellissoit l'empire,
Captif dans un bassin de marbre ou de porphyre,
N'est plus ni si clair, ni si pur.
Esclave de l'art qui l'enchaîne,
Dans sa prison superbe il serpente avec peine.
Libre autrefois, dans ses longues erreurs,
Il embrassoit, il arrosoit la plaine,
Et donnoit en fuyant, la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuise un champ fertile.
L'exactitude est inutile
Aux vers qu'enfante le loisir:
L'ouvrage a toujours l'air facile,
Quand le travail est un plaisir.
Zyrphé, laissons aux Dieux l'honneur d'être
admirables,

Poésies diverses. 123

C'est assez pour nous d'être aimables.
L'art fut jadis moins inventé
Pour éclairer , pour parer la beauté ,
Que pour rendre plus supportables ,
Lestraits choquans de la difformité.
N'enchaînez point votre Muse charmante :
Prenez , si vous manquez de feu ,
Le flambeau du Dieu que je chante.
Osez lui tout devoir , & faites-en l'aveu.
L'amour , dont le nom épouvante ,
S'il blesse encor , blesse bien peu :
Sa chaîne n'est plus qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carrière ,
Qu'il soit votre Apollon , qu'il soit votre cen-
seur.
Si j'étois l'Amour précepteur,
Zyrphé seroit mon écolière,

L' A M O U R
 E T
 L E S N Y M P H E S.
 ODE ANACRÉONTIQUE.

A U P R È S d'une féconde source,
 D'où coulent cent petits ruisseaux,
 L'Amour fatigué de sa course,
 Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Nâïades sans défiance,
 S'avancent d'un pas concerté,
 Et toutes, en un grand silence,
 Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille !
 Dit l'une, d'un ton indiscret :
 L'Amour, qui l'entend, se réveille,
 Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
 Sous un air engageant & doux :
 Les Nymphes bientôt moins timides,
 Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles,
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiscrettes Immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez, plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurois les éteindre.

L' A M O U R

P A P I L L O N ,

ODE ANACRÉONTIQUE.

JUPITER outré de colere
D'être blessé par Cupidon ,
D'un regard lancé sur Cythere ,
Changea son fils en Papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras ;
Ses dards , en des pattes dorées :
Il veut se plaindre & ne peut pas.

L'arc à la main , ce Dieu perfide ,
Ne vole plus après les cœurs ;
Mais toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin , touché de sa disgrâce ,
Jupin lui dit : consolez-vous ,
Amour , j'excuse votre audace ;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ses fleches cruelles

Poésies diverses. 127

Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve encor des ailes ,
Pour marque de son attentat.

Depuis , l'Amour aussi volage ,
Que le Papillon inconstant ,
En un instant brûle & s'engage ,
Et se dégage en un instant.

LES POÈTES

LYRIQUES.

ODE.

A-T-ON vu l'Aigle au vol rapide,
 Quitter le vaste champ de l'air,
 Pour raser d'une aile timide,
 Les bords arides de la mer ?
 Non, plus hardi dans sa carrière,
 Jusqu'au séjour de la lumière,
 Il perce d'un vol assuré ;
 Et là, devenu plus tranquille,
 Il soutient d'un œil immobile
 Les feux dont il est entouré.

Ainsi les Poètes célèbres,
 Ainsi les esprits créateurs,
 Laisseront ramper dans les ténèbres
 Le peuple orgueilleux des Auteurs.
 Ennemis des routes connues,
 Ils volent au-dessus des nues ;
 Ils s'ouvrent le palais des Dieux.
 Aussi promptes que la pensée,
 Leurs Muses, rivales d'Alcée,
 Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce Peintre sublime ,
Marche sans ordre & sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime ,
C'est un Dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars , ce fier Tyrtée ,
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor , le seul Horace
Réunit la force , la grace ,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends je ? Les sons de la lyre
Font taire les Cistres Gaulois ;
La raison règle le délire ,
Et l'enthousiasme a des loix.
J'apperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore & de Linus.
Quinault , rempli de leur génie ,
Accorde aux chants de Polymnie ,
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paroît : Thébes respire
Aux nouveaux accens d'Amphion :
Neptune , au fond de son empire ,
S'émeut à la voix d'Arion.
David renaît : l'Olympe s'ouvre ,
Dieu , sur un trône , se découvre
Au peuple dont il est l'appui.
Que tout s'abaisse & se confonde ;
Les cieux , les âges & le monde
S'évanouissent devant lui.

130 *Poésies diverses.*

Du Maître immortel de la lyre ,
Tels sont les sublimes portraits :
Qu'il seroit grand , si la satire
Avoit moins déguisé ses traits !
Si plus souvent la douce ivresse ,
Du fameux vieillard de la Grece ,
Dérider son front sérieux ;
Et si la main de la nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux.

La Mothe a peu senti la flamme
Dont brûloient ces chantres divers ;
Les vains éclairs de l'Épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers :
Plus Philosophe que Poète ,
Il touche une lyre muette ;
La raison lui parle , il écrit :
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées ,
Et moins de talent que d'esprit.

Foible disciple de Pindare ,
Rival heureux d'Anacréon ,
Le François chérit la guitare
Que Sapho montoit pour Faon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis, Hésione,
Tancrede , Iffé , les Elémens ,
Et le Dieu de la Poésie
Chante l'hymne de Marthésie,
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie ,
La Chançon naquit parmi nous ;
Souple & légère , elle se plie
Au ton des sages & des foux.
Amoureux de la bagatelle ,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato.
Homere est moins lu que Chapelle ;
Et , si nous admirons Appelle ,
Nous aimons Teniers & Vatteau.

Heureux qui peut , comme Voltaire ,
Chanter les belles & les dieux ,
Voler de l'Olympe à Cythere ,
De Paphos remonter aux cieux !
Né pour les Aïrs , il les éclaire ;
Et , maître du talent de plaire ,
Il regne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnerre ,
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ma Muse a chanté les Orphées ,
Ma plume a décrit leurs travaux.
Un sage assis sur leurs trophées ,
Peut seul instruire leurs rivaux.
Esprit brillant , vaste génie ,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du Berger.
C'est à lui d'ouvrir la barrière ,
Et d'appianir une carrière
Dont l'éclat couvre le danger.

132 *Poésies diverses.*

L'empire François & l'Europe,
 Dans le tableau le plus touchant,
 Offrent au fils de Calliope
 Un sujet digne de leur chant.
 La foudre gronde sur nos têtes,
 Le bruit effrayant des tempêtes,
 Eclate long-tems dans les airs;
 La nuit étend ses voiles sombres;
 Mais le soleil vainqueur des ombres,
 Sort plus brillant du sein des mers.

Je vais rappeler la mémoire
 De ce fameux événement:
 Puisse le flambeau de l'histoire,
 L'eclairer éternellement!
 Quel être plus puissant m'inspire?
 Où suis-je? L'air que je respire,
 Devient plus serein & plus pur:
 Ravi, sur la voûte éthérée,
 A travers le vaste Empirée,
 Je vole sur un char d'azur.

Ciel! l'éternelle intelligence,
 Qui dispose à son gré du sort;
 Dieu, précédé de la vengeance,
 Ouvre le temple de la Mort:
 Lieu sombre, où la frayeur errante
 Se traîne à la lueur mourante
 D'un pâle & lugubre flambeau.
 La Mort, qui jamais ne se lasse,
 Y trouve à chaque instant qui passe,
 La porte affreuse du tombeau.

Que

Que l'homme l'implore ou la brave,
Rien ne touche son cœur d'airain :
Dieu parle , elle accourt en esclave
A la voix de son souverain :
« Va , lui dit-il , punir la terre ,
» Sois plus cruelle que la guerre ;
» Pars , vole , obéis à mes loix ,
» Ravage , ébranle des empires ;
» Et de l'horreur que tu respirez ,
» Va remplir le palais des Rois.

» Epargne les princes iniques ,
» Vils instrumens de mon courroux ;
» Epargne les Rois tyranniques. . .
» Frappe le plus juste de tous. »
Il dit , & la sœur de la Parque ,
Cherche un pere dans le monarque ,
Un sage dans le conquérant ;
A cet accord rare & sublime ,
La Mort reconnoît sa victime ;
Déjà L O U I S est expirant.

Arrête , imp'acable Furie ,
Respecte des jours précieux ;
La voix , les vœux de la patrie ,
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains soupirs ! le péril redouble ;
L'Europe attentive se trouble ,
Le Bavaois est consterné :
Des temples les murs respectables ,
Réperent les cris lamentables
Du peuple aux autels prosterné.

134 *Poésies diverses.*

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppresseur ?
L'Europe n'aura plus d'arbitre ,
Les Rois perdront leur défenseur :
Les cieux sont-ils impénétrables ,
Et les plaintes des misérables
S'égarent-elles dans les airs ?
Non , non , leur voix est entendue :
La Santé , du ciel descendue ,
Rend un Héros à l'Univers.

Déjà l'Alsace délivrée ,
Change ses cyprès en lauriers ;
Et la victoire rassurée ,
Vole au devant de nos guerriers.
O douce Paix ; Vierge céleste ,
Après une guerre funeste ,
Sur nous vous régnerez encor :
Le tems des orages s'écoule ,
Les Plaisirs descendent en foule ,
Assis sur des nuages d'or.

Tels sont les sujets mémorables
Que choisissoit l'antiquité :
Dans ses travaux toujours durables ,
Elle instruit la postérité.
Imitons son exemple utile ;
Enfans d'Horace & de Virgile ,
Immortalisons les vertus ;
Et peignons le Roi le plus juste ,
Ami des beaux arts, comme Auguste ,
Et bienfaisant, comme Titus,

V E R S

A M A D A M E

LA MARQUISE DE P****

O N avoit dit que l'enfant de Cythere ,
Près du Lignon avoit perdu le jour ;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire ,
Où va rêver la jeune POMPADOUR.
Il étoit seul : le flambeau qui l'éclaire ,
Ne brilloit plus ; mais les prés d'alentour ,
L'onde , les bois , tout annonçoit l'Amour.
Ce n'étoit point ce séducteur perfide ,
Ce Dieu cruel encensé par Ovide ,
Dont le caprice enfante les desirs ,
Qui s'affoiblit & meurt dans les plaisirs :
Mais cet Enfant que l'innocence guide ,
Qui , sûr de plaire , est modeste & timide ;
Toujours vainqueur & toujours désarmé ,
Toujours aimable , il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon Roi Saturne ,
Tel dans les cieux nous l'adorons encor.
Tendre & rêveur , sans être taciturne ,
Il fait aimer les mœurs du siècle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge ,
Où les penchans déterminoient le choix.

M ij

136 *Poésies diverses.*

Déjà les Dieux nous offrent dans ces bois ;
Des plaisirs purs & des jours sans nuage :
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits.
La pudeur seule obtiendra notre hommage ;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des
Rois,
Et par la Beauté la plus sage.

M A D R I G A L.

LA Maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le Dieu d'Amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau,
La prend pour la Fille de l'onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

LES PETITS TROUS,**C O N T E.**

AINSI qu'Hébé, la jeune POMPADOUR,
A deux jolis Trous sur la joue;
Deux Trous charmans où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir, & la prit pour Psyché.
Qu'elle étoit belle! à l'instant il s'embrase,
Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente;
Et pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante;
Heureux encor de mourir son vainqueur;
Enchanté des roses nouvelles,
D'un teint, dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt, elles en sont plus
belles;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre & s'épanouit.
POMPADOUR se réveille, & l'Amour en
souponne;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire:
L'empreinte de son doigt forma ce joli Trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage seroit fou.

CH A N S O N.

LE connois-tu, ma chere Eléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce foible enfant, qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire,
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux, en boira le poison.
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des desirs à la froide Raison.



LES
QUATRE PARTIES
DU JOUR.

JE chante le palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain & constant,
Le Temps d'un aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile,
L'Amour, en faveur des amans,
Annonce un jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée,
Les Saisons offrent leurs couleurs;
Flore, de jasmin couronnée,
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours, naîsez; & vous, Délie,
Digne élève d'Anacréon,
Lisez ces vers, que la folie
Fit pour amuser la raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale couriere ,
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;
Chaque astre au bout de sa carriere ,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More ,
Déjà les Heures de retour ,
Ouvrent lentement à l'Aurore ,
Les portes du palais du Jour.
Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire ,
Est le soufle délicieux
De la Volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des Dieux.
Déjà la Colombe amoureuse ,
Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuse ,
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer applanie ,
Promene sa conque d'azur ;
Et la Nature rajeunie ,
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui se jouent

Sur le bord tranquille des eaux ,
Les chastes Nâïades dénouent
Leurs cheveux treffés de roseaux ,
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté !
L'embarras de paroître nue ,
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du Jour se rallume ,
Le bruit renaît dans les hameaux ,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux.
Le regne du travail commence :
Monté sur le trône des airs ,
Eclaire ton empire immense ,
Soleil annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'Univers.
Vengeur d'Ariane éplorée ,
Vainqueur de l'Inde & des Titans ,
De sa douleur immodérée ,
Calme les transports éclatans.
Qu'elle abandonne le rivage ,
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés sous cet ombrage ,
Aimables enfans du Matin ,
Ris, enjouemens, jeux, badinages ,
Annoncez votre Souverain.
Thésée a laissé sans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits.
Dieu du vin , punissez l'offense ,
Et consolez par vos bienfaits ,
L'Amour trahi par l'Inconstance.

Que le Dépit d'intelligence,
S'unisse aux plus tendres Desirs;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les Plaisirs.
Dieux ! le succès suit l'espérance :
Aux yeux de son charmant vainqueur ,
La jeune Ariane confuse ,
Epreuve une douce langueur.
Ingrat Thésée ! elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur :
Déjà ses yeux baignés de larmes ,
Demandent vengeance à Bacchus :
Des yeux en pleurs ont trop de charmes ,
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa foible maîtresse ,
Bacchus enivré de tendresse ,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment ,
L'Amante , avec moins de foiblesse ,
Résiste encor à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu ;
L'effort qu'elle fait pour se taire ,
Augmente le prix de l'aveu :
Elle voudroit briser encore
Le trait dont son cœur est atteint ;
Un baiser du Dieu qu'elle adore ,
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure ,
Son rouge a trahi ses desirs ;
Rouge charmant , que la Nature

144 *Les quatre Parties*

pétrit par la main des Plaisirs.
Quel triste élève de la Grece
Pourroit, en voyant sa beauté,
Préférer les lis de Lucrèce
Et les pâleurs de la Sagesse,
Aux roses de la Volupté ?
C'en est fait, les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent alentour ;
Emules du Dieu de l'Amour,
Les Zéphyr en l'air se caressent ;
Et les nuages qui s'abaissent,
S'opposent aux rayons du Jour.

L E M I D I.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

C E grand Astre , dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux ,
Semble , au milieu de sa carrière ,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde ,
Il contemple du haut des airs ,
L'Olympe , la Terre & les Mers ,
Remplis de sa clarté féconde ;
Et jusques au fond des enfers ,
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'Univers.
Toute la Nature en silence ,
Attend que le Dieu de Délos ,
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des Géants horribles ,
Qu'un bras immortel enchaîna ,
Embraisent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve & d'Etna ;
Lassés de leurs fardeaux énormes ,
Les Cyclopes à demi-nuds ,

146 *Les quatre Parties*

Reposent leurs têtes difformes
 Sur leurs travaux interrompus.
 Le Dieu de l'Inde & de la Tonne,
 Couronné de feuillages verts,
 Jouit des dons que les hyvers
 Offrent en tribut à l'automne.
 Déjà le Champagne glazé,
 Dans le verre éclate & bouillonne,
 Déjà Silène rezaissé,
 Au Dieu des songes s'abandonne;
 Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne,
 Et dans le vin qu'ils ont versé,
 Bacchus voit tomber sa couronne,
 Amour son flambeau renversé.
 Au fond d'une grotte profonde,
 Aréthuse fuit les chaleurs;
 Le doux Sommeil, au bruit de l'onde,
 Vole sur un tapis de fleurs;
 La Nymphé combat & succombe:
 Déjà ses yeux moins animés,
 Languissent à demi fermés;
 Elle s'endort, son urne tombe;
 Plus de voile pour ses appas,
 Tout est confondu par Morphée:
 Volez Amour, volez Alphée;
 Et vous Sommeil, ne fuyez pas.
 Alphée approche, Alphée admire:
 Quoi! dit-il, serois-je vainqueur?
 Elle dort, elle qui déchire
 Un cœur soumis, un tendre cœur
 Qu'elle méprise & qu'elle attire.
 Elle dort; ô Dieux! pardonnez

Au transport naissant qui m'anime ;
Cruels , si vous le condamnez ,
Si j'en dois être la victime ,
Ne punissez qu'après le crime ;
Servez mon ardeur , & tonnez.
Il dit : l'amour est son excuse ;
Déjà tous les flots enflammés ,
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la Nymphé rebelle ,
Résiste à leurs efforts heureux ;
En résistant , elle se mêle ,
Et se précipite avec eux.
Enfin , de cette urne charmante ,
En un instant , mais pour toujours ,
Les flots de l'amant , de l'amante ,
Vont prendre & suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore ;
Un Dieu caché sous les roseaux ,
Du feu que la Naiade ignore ,
Echauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille , elle soupire ,
Mais sans colere & sans douleur :
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on desire ?

L E S O I R.

DIANE ET ENDYMION.

LE Dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit , & son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà par sa voix avertis ,
Ses coursiers vigoureux s'agitent ,
Leurs crins se dressent , ils s'irritent ,
Et doublent leurs pas ralentis :
Ils volent & se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amaranthes ,
Les Nymphes sortent des forêts ,
Un air plus doux , un vent plus frais ,
Raniment les roses mourantes ;
Et descendant du haut des monts ,
Les Bergeres plus vigilantes ,
Rassemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez , dans ce bassin rustique ,
Un ruisseau fuir & bouillonner ;
Admirez ce palmier antique ,
Qui , né sur le bord aquatique ,

Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succede au jour,
Cette fraîcheur & ce murmure,
Sont les pièges que la Nature
Nous tend en faveur de l'Amour.
Eloignez-vous, chaste Immortelle,
Fuyez l'aspect de ce beau lieu;
Sous ce palmier, un jeune Dieu
Ouvre les bras & vous appelle.
Que nos efforts sont impuissans,
Quand la Nature nous inspire!
Le cœur emporté par les sens,
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du bassin:
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Ce voile étendu sur mon sein;
Il en reste un qu'Amour déchire,
Et l'Immortelle est dans le bain.
Indymion, caché sous l'omdre
Des myrtes, se met à l'entour,
Attend, dans leur retraite sombre,
Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane,
D'un œil curieux & profane,
Il perce l'humide élément,
A travers l'onde diaphane,
Il voit, mais il voit en amant,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne,
Quand on le doit au sentiment.

150 *Les quatre Parties*

Pourfuis dans l'onde la Déesse ,
 S'écrie Amour , que la tendresse
 Change en plaisirs tous ses remords ;
 Ménage si bien sa foiblesse ,
 Qu'elle se livre à ses transports ,
 Sans croire offenser la sagesse.
 Il dit : Endymion s'élance
 Aux genoux de la Déesse ;
 Surprise , elle fuit en silence
 Le Dieu dont il est agité.
 Arrêtez , dit-il , je vous aime ,
 Ce mot me rend digne de vous ;
 A ce mot , votre sang suprême
 Doit se partager entre nous.
 Je vous vois , je vois tous vos charmes ,
 Je les compte par mes desirs ;
 Mes yeux se remplissent de larmes ,
 Que leur font verser les Plaisirs.
 O doux momens ! je vous ai vue ,
 Je touche à l'immortalité ;
 Je vous revois , vous êtes nue ,
 J'ai part à la divinité.
 Arrêtez : Diane confuse ,
 En fuyant , tombe dans ses bras ;
 Il la retient ; quel embarras !
 La gloire veut qu'elle refuse ;
 Le tendre Amour ne le veut pas :
 Laisse-moi , Berger , lui dit-elle :
 Tes transports me font trop souffrir ;
 Es-tu content ? je suis mortelle ,
 L'Amour me permet de mourir :
 Prends mon char , conduis-le toi-même .

Brille en ma place dans les airs ;
Amour , laisse-moi ce que j'aime ,
Je t'abandonne l'Univers.
Elle dit : les airs s'embellirent ,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphyrs ;
L'écho répéta les soupirs ,
Et les Naiades applaudirent
Aux cris redoublés des Plaisirs.

LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉRO.

L E s Ombres du haut des montagnes,
 Se répandent sur les côteaux :
 On voit fumer dans les campagnes ,
 Les toits rustiques des hameaux :
 Sous la cabane solitaire
 De Philémon & de Baucis,
 Brûle une lampe héréditaire,
 Dont la flamme incertaine éclaire
 La table où les Dieux sont assis.
 Errant sur des tapis de mousse ,
 Le verd , qui réfléchit le jour ,
 Remplit d'une lumière douce
 Tous les arbuttes d'alentour.
 Le front tout couronné d'étoiles ,
 La Nuit s'avance lentement ,
 Et l'obscurité de ses voiles ,
 Brunit l'azur du firmament :
 Les Songes traînent en silence
 Son char parsemé de saphirs ;
 L'Amour dans les airs se balance
 Sur l'aile humide des Zéphyrs.
 O toi ! si long-temps redoutée ,

Déesse paisible des airs,
O Lune ! embellis l'Univers ;
Et de ta lumière argentée ,
Blanchis la surface des mers.
L'Amour implore ta puissance :
Triste victime de l'absence ,
Léandre aimé sans être heureux ,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Mais que la fortune trahisse
L'indigne amant qui réfléchit ;
Sans connoître le précipice,
Léandre y vole & le franchit.
En vain sur les plaines humides
Il touche , en étendant les bras ,
Le sein des jeunes Néréides ,
Et s'égare sur leurs appas :
En vain , cent beautés ingénues
S'élèvent au milieu des flots :
Toujours moins homme que héros ,
Il fuit les belles éperdués ,
Qui , par leur mollesse étendues ,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris plus pressante ,
Et plus sensible à ses refus ,
Lui tend , d'une main caressante ,
Un piège inventé par Vénus.
Cent fois la Naiade échappée ,
S'attache à son sein embrasé :
S'il plonge , il baise une nappée :
S'il se renverse , il est baissé.
Efforts dangereux d'une belle ,

154 *Les quatre Parties*

L'Amour peut vous rendre impuissans ;
 Et le cœur d'un amant fidele ,
 Echappe au prestige des sens.
 Léandre a vaincu la nature ;
 Un Dieu l'éclaire & le conduit
 Aux portes d'une tour obscure ,
 Où la volupté l'introduit.
 Héro sur un tapis sommeille ,
 Un Songe assis sur ses genoux ;
 L'instinct de l'Amour la réveille :
 O mon cher Léandre ! est-ce vous ?
 Quoi , tant d'écueils ! Sa voix expire ,
 Et le silence le plus doux
 Donne le signal au délire :
 Ce Dieu leve un voile jaloux ;
 Et de la pudeur qui soupire ,
 Excite & calme le courroux.
 Héro , du vainqueur qui la presse ,
 Irrite les tendres efforts ;
 En résistant à son ivresse ,
 Elle en augmente les transports.
 Sévere , & même un peu farouche ,
 Quand elle refuse un baiser ,
 Son ame vole sur sa bouche ,
 Honteuse de le refuser.
 Léandre brûle , Héro desire ;
 La Volupté qui les inspire ,
 Brille tour à-tour dans leurs yeux :
 Mais quel bonheur & quel martyre ;
 Et quel tourment délicieux !
 Tourment envié par les Dieux.
 Héro l'éprouve , Héro pâmée ,

Leve au ciel des yeux languissans ;
Un cri de sa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent ;
La Lune jalouse pâlit ;
Le Jour renaît , l'air s'embellit ,
Et tous les plaisirs se confondent.
Qu'ainfi puisse couler toujours
L'été rapide de nos jours !
Rions des préceptes sauvages ,
Et de nos censeurs rigoureux ;
Nous serons toujours assez sages ,
Si nous sommes souvent heureux .



LES
QUATRE SAISONS,
POÈME.

LE PRINTEMS.

CHANT PREMIER.

J'AI chanté les heures du Jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'Année.
Flore , que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie ,
Vertonne , vainqueur des Hivers ,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfans d'Orithie.
En vain leurs affreux siflemens
Nous déclarent encor la guerre ;

Les quatre Saisons. 157

En vain, dans leurs soulèvemens ,
Ils ébranlent les fondemens
De la prison qui les resserre ;
Le Printemps a sauvé la terre
De leurs cruels emportemens.

Le fils d'Eole & de l'Aurore ,
Zéphyr enfin est de retour ;
Ses transports ont réveillé Flore ,
Et les fleurs qui n'osoient éclore ,
S'ouvrent aux feux de leur amour ;
La Nuit cede au Jour son empire ,
L'Hiver s'enfuit au fond du Nord ,
Et la Nature , qui respire ,
Sort des ténèbres de la Mort :
Immobile au centre du monde ,
Le Soleil que nous revoyons ,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déjà des lacs les plus profonds
Ses feux ont fondu la surface :
On voit tomber, du haut des monts ,
Des monceaux de neige & de glace ,
Qui fertilisent les vallons ;
Les rochers découvrent leur cîme ,
Dodône leve un front sublime
Que respectent les Aquilons ;
Et de l'Hiver tendre victime ,
Cérès , du sein de nos sillons ,
Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné ,

Tome I.

○

158 *Les quatre Saisons.*

Le Berger , au pied des montagnes ,
Célebre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes •
Tout renaît , tout brille à ses yeux ,
Les arbres se courbent en voûte ;
L'onde plus pure dans sa route ,
Réfléchit l'image des cieux.
Content , il se leve , il s'écrie :
Et tandis que la bergerie
Se réveille & s'ouvre à sa voix ,
Le troupeau marchant sous ses loix ,
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres , dépouillés si long-temps ,
Couronnez vos têtes naissantes ,
Et de vos fleurs éblouissantes ,
Parez le trône du Printemps.
Elevez vos pampres superbes
Sur le faite de ces ormeaux :
Vignes étendez vos rameaux ,
Jasmins sortez du sein des herbes ,
Montez , ombragez ces berceaux ;
Et vous aimables arbrisseaux ,
Lilas croissez , tombez en gerbes ,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume & s'épure ;
Que l'onde jaillisse & murmure ;
Que rien ne trouble un si beau jour :
Que les bois , les fleurs , la verdure
Fassent de toute la Nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée

Les quatre Saisons. 159

Vénus descend du haut des Cieux ,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des Dieux.
Au retour de cette immortelle ,
Tout germe , s'enflamme & s'unit ;
De l'Univers qui rajeunit ,
L'hymen heureux se renouvelle.
L'air s'embrase de nouveaux feux ;
Les bois confondent leurs feuillages ;
Les mers embrassent leurs rivages ,
Et le Soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus ! qui peut résister
A la douceur de ton empire ?
O Vénus ! qui peut éviter
Le piège où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs
Ta chaleur active & puissante ,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour , par des routes certaines ,
Pénètre dans tous les ressorts ,
Circule dans toutes les veines ,
Donne la vie à tous les corps ;
Il fend les airs , nage dans l'onde ,
Et la Terre qu'il rend féconde ,
Dans ses bras aime à respirer ;
Ce Dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez , indolens Sybarites ,
Du cercle étroit de vos plaisirs ;

160 *Les quatre Saisons.*

Osez étendre les limites
Où se renferment vos desirs ;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la Ville & la Cour ,
Pour jouir en paix des miracles
De la Nature & de l'Amour.
Venez sous nos berceaux rustiques,
Délaisser vos cœurs languissans ,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaîsez avec la Nature ,
Et dans ses dons multipliés ,
Goûtez sans trouble & sans mesure,
Des plaisirs purs & variés.
L'oiseau qu'une superbe cage
Captivoit sous un toit doré ,
A supporté son esclavage ,
Tant que les frimats ont duré ;
Mais après leur règne funeste ,
Le Bélier propice aux amours ,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la Déesse des beaux jours.
L'oiseau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de son maître ,
Qui sous des myrtes amoureux ,
Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux ;
Resserré dans un palais vaste ,
Brûle de traverser les airs ,
Et regrette au milieu du faste ,
L'ombre des bois & des déserts.
Ces beaux vases de porcelaine

Les quatre Saisons. 161

Sont-ils remplis de la même eau ,
Dont il boiroit dans ce ruisseau
Qui fait fleurir toute la plaine ?
L'aiguillon de la liberté ,
L'aspect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne :
Tout l'irrite contre les fers ;
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui sont offerts :
Sa prison s'ouvre , il s'en arrache ,
L'Amour le rend à l'Univers.

Le lac , le vernis , la dorure ,
Ont assez ébloui mes yeux ;
J'aime mieux la simple parure
De ce côteau délicieux.
Mon Louvre est sous ces belles tonnes ,
Un bois est le temple où j'écris ;
Des arbres en font les colonnes ,
Et des feuillages les lambris.
Les Arts , ces esclaves serviles
De nos desirs efféminés ,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux qu'un vain charme fascine ,
Sont plus surpris que satisfaits ;
On quitte les jardins d'Alcine ,
Pour ceux que la Nature a faits.
Pourquoi , dans nos maisons champêtres ,
Emprisonner ces clairs ruisseaux ,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres

162 *Les quatre Saisons.*

A subir le joug des berceaux ?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatans :
Pourquoi contraindre la Nature ?
Laissons respirer le Printemps.
Quelle étonnante barbarie ,
D'affervir la variété
Au cordeau de la symétrie ?
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie ,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie ?
Le plaisir qui change & varie ,
Adore la diversité.

O toi ! Commentateur suprême ,
Qui définis la volupté ,
Qui fais du plaisir un système ,
Et de l'amour un froid traité :
Calculateur infatigable ,
Dont la méthode insupportable
Dessèche en nous le sentiment ,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable ,
Et ton invincible argument ;
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un faux raisonnement.

Vénus & Flore nous rappellent ,
Gardons la raison pour l'Hiver ,
Respirons le baume de l'air ,

Les quatre Saisons. 163

Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugiffans
Poursuivre Io dans les prairies ;
Voyons ces troupeaux bondiffans,
Donner , par leurs jeux innocens ,
Aux Bergeres des rêveries ,
Aux Bergers des desirs pressans.

Ocyroë , dans les campagnes ,
Enflamme , par ses fiers regards ,
Le coursier , amant des hasards ;
Elle l'enleve à ses compagnes ,
Et s'élançant , les crins épars ,
Tous deux , au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au Dieu Mars.
Plus loin , dans ces forêts sauvages ,
Les Lions rugissent d'amour ,
Tandis que les Ramiers volages
Viennent soupirer alentour :
Le fier Dragon & le Reptile ,
L'insatiable Crocodile ,
L'Oiseau que révere Memphis ,
Le Dromadaire des Sophis ,
Les Monstres craintifs ou féroces ,
Qui peuplent le sein de Thétis ,
Tous forment des nœuds assortis ,
Et l'Amour préside à leurs nœces.
Régnez sur les flots applanis ,
Alycons , déployez vos ailes ;
Les Vents respecteront vos nids ,

164 *Les quatre Saisons.*

Et les Flots vous seront fideles.

Vous qui , dans l'humide séjour ,
Cachez vos brillans coquillages ,
Vénus vous appelle en ce jour ;
Formez de nouveaux mariages ,
Et que les perles soient les gages
Que l'Hymen présente à l'Amour.
Déjà , sous l'épine fleurie ,
Philomele exerce sa voix ;
Progné voltige autour des toits ;
L'Oiseau de Vénus se marie ,
Et la Tourterelle attendrie ,
Gémit d'amour au fond des bois.
Le Castor , amant des rivages ,
Trace le plan de sa maison ;
Les Abeilles encore plus sages ,
Dans le creux des rochers sauvages ,
Elevent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.
Le Vermisseau , sous le gazon ,
Lui-même devient architecte ,
Et les ouvrages de l'insecte ,
Étonnent la fiere raison.
Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres dans ce jour ,
En rendant hommage à l'Amour ,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers élémens ,
Insectes , à qui la Nature
Accorda si peu de momens :

Ve
Na
Qu
Qu
Ait
Si le
Vou

He
Pour
Suit l
Aimer
Quitt
Les de

Imag
Incon
Soyez
Tout e
Renaiss
Et par
Trompe
Qui vou

O ! qu
Lui qui f
Les Inse
Perdroit
S'il favo
Que moi
Leurs ca
Sont tou

Les quatre Saisons. 165

Vengez-vous d'une loi si dure ,
Naïflez , vivez , mourez amans.
Qu'importe , au bout de la carrière ,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entière ,
Si le plaisir qui fait les Dieux ,
Vous anima dans la poussière ?

Hermaphrodites fortunés ,
Pour vous l'amour sans jalousie ,
Sait les loix que vous lui donnez ;
Aimez à votre fantaisie ;
Quittez cent fois & reprenez
Les deux rôles de Thirésie.

Image d'un jeune arbrisseau ,
Inconcevable Vermisseau ,
Soyez à jamais un problème ;
Tout entier dans chaque rameau ,
Renaîflez semblable & nouveau ;
Et par une faveur suprême ,
Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

O ! que l'homme si dédaigneux ,
Lui qui foule d'un pied superbe
Les Insectes cachés sous l'herbe ,
Perdrait de son faste orgueilleux ,
S'il savoit , quand il les écrase ,
Que moins gênés dans leurs desirs ,
Leurs cœurs , qu'un même amour embrase ,
Sont toujours neufs pour les plaisirs.

166 *Les quatre Saisons.*

Telles sont les vives images
Que le Printemps offre à nos yeux;
Les Saisons ressemblent aux âges
Dans leurs rapports mystérieux :
La main invisible des Dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le Printemps, couronné de fleurs,
Par l'Amour qui le caresse ;
L'Été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillans de la jeunesse ;
L'Automne, un panier à la main ,
Cueille les fruits qu'elle colore ;
L'Hiver à l'instant les dévore ;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès & de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les momens heureux qui s'envolent :
Fuyons les dangers du loisir ;
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un & l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des Bergeres ;
Avec des fleurs & des chansons,
Achetons leurs faveurs légères.
L'Été s'approche, jouissons :
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux,
Les Aquilons séditieux
Souffloient du fond de la Norvège,
N'assiègent plus l'astre des Cieux.
Le Soleil pénètre la terre ,
Et pompe jusques dans ses flancs

Le
De
Dé
An
Dé
Ch
Zép
Rid
La
Rép
Et
Rou

Da
Le Si
Vient
Un co
Aidé
Il des
Sur ce
Qu'on
Roi de
Il vole
Dans c
Où l'ig
Captiv
Et la j
Le ser
Infans
La peur
Veillent
L'amou

Les quatre Saisons. 167

Les esprits , les germes brillans
Dont va se former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées ;
Déjà les Faunes revenus,
Cherchent les Nymphes égarées.
Zéphire , d'un souffle épuré ,
Ride la surface de l'onde ;
La Nuit , de son trône azuré ,
Répand ses pavots sur le monde ;
Et son char , d'Amours entouré ,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Mai ,
Le Silphe amoureux des mortelles ,
Vient chercher , parmi les plus belles ,
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ses ailes légères,
Il descend , invisible aux yeux ,
Sur ces étoiles passagères
Qu'on voit tomber du haut des Cieux.
Roi des peuples élémentaires ,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires ,
Où l'ignorance & la fierté
Captivent , sous des loix austères ,
Et la jeunesse & la beauté.
Le scrupule & l'inquiétude ,
Enfans craintifs des passions ,
La peur & ses illusions ,
Veillent dans cette solitude.
L'amoureux habitant des airs ,

168 *Les quatre Saisons.*

Indigné contre la clôture ,
 Voltige & perce la serrure ;
 Sans bruit les rideaux sont ouverts.
 Un enfant aimable & pervers ,
 Enleve aux Graces leur ceinture ;
 Pudeur , Jeunesse , Amour , Nature ,
 Tous vos secrets sont découverts.
 Déjà d'une beauté naissante ,
 Le Silphe interroge le cœur ,
 Sa main timide & caressante ,
 Cherche les traces d'un vainqueur :
 L'épreuve est douce & dangereuse :
 Si la Belle a connu l'amour ,
 Il l'abandonne sans retour ,
 Au hasard d'être malheureuse ;
 Mais si le cœur qu'il a sondé ,
 A toujours sagement gardé
 Le foible sceau de l'innocence ,
 Alors le Génie amoureux
 Exerce toute sa puissance
 Sur un cœur digne de ses feux.
 De la beauté qu'il a jugée ,
 Il devient l'invisible époux ;
 Dans les bras du Sommeil plongée ,
 Elle va , sans être outragée ,
 Jouir des plaisirs les plus doux.
 Un essaim fortuné de Songes ,
 Sert les vœux du Silphe enchanté ;
 Les charmes de la vérité
 Percent à travers leurs mensonges.

Bientôt sur un trône argentée ,

Le p
 Tra
 Dan
 De f
 Emu
 Elle
 Du p
 Et du
 L'A
 Souti
 Elle
 Des
 Les g
 Cach
 Son c
 Du Z
 Cont
 Sa m
 Mesur
 Ces g
 L'air
 N'est
 Rien
 Sur la
 Déjà
 Contr
 Une v
 Qu'il
 Ses pla
 Un ga
 Un at
 Tel est

Les quatre Saisons. 169

Le prince aimable des Génies,
Transporte la jeune beauté
Dans les régions infinies
De son empire illimité.
Emue, inquiète & charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaisir d'avoir un amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour par un charme flatteur,
Soutient dans les airs son courage,
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes Cieux qu'elle envisage;
Les graces de son conducteur,
Cachent le danger du voyage :
Son œil, avec sécurité,
Du Zodiaque redouté,
Contemple les signes funestes;
Sa main, avec témérité,
Mefure les cercles célestes.
Ces grands objets la touchent peu ;
L'air, au mépris des Zoroastres,
N'est pour elle qu'un voile bleu ;
Rien ne la frappe dans les astres ;
Sur la terre elle a vu du feu.
Déjà son oreille murmure
Contre les célestes accords ;
Une voix secrète l'assure
Qu'il faut chercher dans la Nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel est l'asyle que l'Amour

170 *Les quatre Saisons.*

Préfère à la céleste plaine.
 A peine a-t-elle désiré,
 Que le char brillant qui la mene,
 S'arrête sous l'ombre incertaine
 D'un bois par un fleuve entouré.
 A l'instant les buissons fleurissent,
 La vigne embrasse les ormeaux;
 Les palmiers amoureux s'unissent,
 L'air est peuplé de mille oiseaux.
 C'en est fait; la jeune Silphide
 S'enivre du bonheur des Dieux;
 Mais le Soleil brille à ses yeux;
 Le Songe fuit d'un vol rapide,
 Et le silphe remonte aux cieux.

S o
 L'Ero
 Etale
 Et fa
 L'or
 Leve
 Brille
 Pour
 Et cha
 Sa pâ
 Sur le
 Des m
 Déjà l
 Chante
 Abattu
 Dans le
 Le Prin
 En voy
 Clytie,
 L'aman
 Vient r
 Les feux

L' É T É.

CHANT SECOND.

SOLEIL, c'est aujourd'hui ta fête ;
L'Été chargé de blonds épis ,
Étale ses riches habits ,
Et fait rayonner sur sa tête ,
L'or , les saphirs & les rubis.
Leve-toi , répands la lumière ,
Brille , triomphe à tous les yeux ;
Poursuis la Nuit dans sa carrière ,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle & tremblante courrière.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages ,
Déjà les disciples des Mages
Chantent le retour de l'Été.
Abattu , triste & solitaire ,
Dans les jardins qu'il embellit ,
Le Printemps soupire & pâlit ,
En voyant l'éclat de son frère.
Clytie , ouvrez vos feuilles d'or ;
L'amant dont vous pleurez l'absence ,
Vient ranimer , par sa présence ,
Les feux dont vous brûlez encor.

172 *Les quatre Saisons.*

Malheureux sang de Montézume ,
 Filles du Soleil , accourez :
 C'est pour vous que son feu s'allume ;
 Sa vue adoucit l'amertume
 Des larmes que vous dévorez.
 Votre ame orgueilleuse respire
 Devant le Roi du firmament ;
 Sa gloire , que la terre admire ,
 Vous console pour un moment
 De la chute de votre empire :
 Il paroît , l'Olympe rougit ,
 Le front des montagnes se dore ;
 Le lion céleste rugit ,
 En voyant l'astre qu'il adore :
 Il paroît ; ses rayons épars
 Couvrent la face des campagnes ;
 Le premier feu de ses regards ,
 Attire au plus haut des montagnes
 La froide vapeur des brouillards.
 A l'instant la terre embrasée
 Par son éclat vif & charmant ,
 Donne le feu du diamant
 A chaque goutte de rosée.
 Fidelle amante du Soleil ,
 De fleurs , de perles couronnée ,
 La Nature sort du sommeil ,
 Comme une épouse fortunée ,
 Dont l'amour hâte le réveil.
 Vers l'astre bienfaisant du monde ,
 Elle étend ses bras amoureux ;
 Il brille , & l'ardeur de ses feux
 La rend plus belle & plus féconde.

Tan
 Le
 L'a
 L'o
 Epu
 Tou
 Le fr
 S'év
 La c
 Son
 Rou
 Ses y
 S'ar
 Bien
 Vers
 Il s'é
 Et fa
 Son a
 Foible
 Eveill
 Le Sol
 S'indi

 Que
 Impon
 Il vole
 Il tou
 Envisa
 Image
 La san
 Ses feu
 Chaque

Les quatre Saisons. 173

Tandis qu'au sommet d'une tour ,
Le Paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles ,
L'oiseau de la mere d'Amour ,
Epure l'argent de ses ailes.
Tout brûle des feux de l'Été ;
Le froid serpent caché sous l'herbe ,
S'éveille , & dresse avec fierté ,
La crête de son front superbe ;
Son corps , en replis ondoyans ,
Roule , circule , s'entrelasse ;
Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace ,
S'arment de regards foudroyans :
Bientôt levant sa tête altiere
Vers l'astre qui l'a ranimé ,
Il s'élance de la poussiere ,
Et fait briller à la lumiere
Son aiguillon envenimé.
Foibles mortels , que le jour blesse ,
Eveillez-vous , ouvrez les yeux ;
Le Soleil , embrasant les Cieux ,
S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort ?
Emporté sur l'aile des Songes ,
Il vole au pays des menfonges ,
Il touche aux rives de la mort.
Envisagez ce globe immense ,
Image des Dieux qui l'ont fait ;
La flamme nourrit sa substance ,
Ses feux répandent l'abondance ,
Chaque rayon est un bienfait.

174 *Les quatre Saisons.*

Au sein des plus profonds abymes ,
 Il enfante ces purs métaux ,
 Tristes auteurs de tous les maux ,
 Peres féconds de tous les crimes :
 Mais qui sagement répandus
 Sur les besoins de la patrie ,
 Forment les liens étendus
 Du commerce & de l'industrie ,
 Satisfont à tous les desirs ;
 Et tels que des sources fécondes ,
 Vont ranimer dans les deux mondes
 Les arts , la gloire & les plaisirs.
 O Soleil ! ame universelle ,
 Toi , dont les regards amoureux
 Éclairent ces astres nombreux
 Dont l'azur des cieux étincelle ;
 O toi , qui suspends dans les airs
 Ces torrens , ces mers vagabondes ,
 Qui , par mille canaux divers ,
 Portent la fraîcheur de leurs ondes
 Dans les veines de l'Univers ;
 De l'Été qui vient de renaître ,
 Mûris les fertiles moissons ,
 Et reçois les foibles chansons
 Que t'offre ma Muse champêtre.
 Déjà de tes rayons puissans
 Les campagnes sont pénétrées ;
 Eole , des bleds jaunissans ,
 Agite les ondes dorées.

O Cérès ! presse ton retour :
 Sur nos plaines le Dieu du jour

Ré
 Pro
 Du
 Le
 A
 A
 Du
 Elle
 Tes
 Qua
 L'Ar
 Un
 Vous
 Trop
 Où
 Pour
 Qu'il
 De
 Par
 Belle
 Déjà
 Sous
 Du
 Ici
 Couv
 Plus
 Elev
 Sur
 Le
 Qui
 Les
 L'épi

Les quatre Saisons. 175

Répand les chaleurs & la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre époux qui l'a ravie :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre ,
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paroît ton cœur palpite ,
Tes pas volent devant ses pas :
Quand tu l'appelles dans tes bras ,
L'Amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes :
Trop court , mais trop heureux moment ,
Où le plaisir verse des larmes !
Pour un cœur noble & généreux ,
Qu'il est doux , en quittant Cerbere ,
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mere !
Belle Proserpine à tes yeux ,
Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes dispersées ,
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin , leurs meules entassées ,
Elevent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame ,
Le ver-à-soie ourdit sa trame ,
Qui pare les Dieux & les Rois :
Les fraises parfument les bois ,
L'épine enfante la groseille ,

176 *Les quatre Saisons.*

Mille fruits naissent à la fois ;
 Et prête à remplir la corbeille ,
 La Nymphe hésite sur le choix.
 Par-tout l'abondance circule ;
 L'homme n'est heureux que l'Eté :
 L'infatigable pauvreté
 Bénit l'ardente canicule
 Qui fait frémir la volupté.
 Dans un salon pavé de marbre ,
 Respire-t-on un air plus frais,
 Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
 Cher aux Déeses des forêts ?
 La Driade , en robe légère ,
 Brave , sous un chapeau de fleurs,
 L'aiguillon ardent des chaleurs ,
 Et Pallas , coëffée en bergère ,
 Pour égayer les moissonneurs ,
 Danse à midi sur la fougère.
 Le travail , joint à la gaieté ,
 Souffre & surmonte toutes choses ;
 La nonchalante oisiveté
 Se blesse sur un lit de roses.
 Voyez l'intrépide chasseur ,
 Qui , sur cette côte brûlante ,
 A l'aide d'un chien précurseur ,
 Arrête la perdrix tremblante.
 De joie & d'espoir animé ,
 Il prend , il arme son tonnerre :
 L'oiseau part , un trait enflammé
 Le fait retomber sur la terre.
 La chasse retient jusqu'au soir
 Le jeune Adonis dans les plaines :

Le
 Fo
 Ma
 Le
 La
 Et l
 Etin
 Que
 Dori
 Et d
 Les M
 A no

 Pla
 Qui ,
 Egaté
 S'exp
 La ter
 Des ro
 Et par
 Les mo
 Les arb
 Sans fru
 Couvre
 Le sein
 Quel for
 Il enten
 Des Lion
 Immo
 Il cherch
 Le secour
 Assis sur

Les quatre Saisons. 177

Le plaisir , la gloire & l'espoir ,
Font supporter toutes les peines.
Mais déjà , plus vif & plus clair ,
Le Soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air ;
Et le feu du ciel qui s'allume ,
Etincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux ;
Et dans leurs lits plus resserrées ,
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avidé voyageur ,
Qui , dans les sables de l'Afrique ,
Egaré sous un ciel vengeur ,
S'expose aux fureurs du Tropique.
La terre rougit sous ses pieds ,
Des torrens de feu se répandent ;
Et par le Soleil foudroyés ,
Les monts & les rochers se fendent.
Les arbres à demi couchés ,
Sans fruits , sans sève & sans verdure ,
Couvrent de leurs bras desséchés ,
Le sein brûlant de la Nature.
Quel sort ! quels horribles momens !
Il entend les rugissemens
Des Lions que la soif dévore ;
Immobile d'accablement ,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore ;
Assis sur un sable enflammé ,

178 *Les quatre Saisons:*

A la rigueur d'un ciel barbare ,
 Il reproche à son cœur avare ,
 Les maux dont il est consumé.
 Pour nous , que le Soleil propice
 Regarde avec des yeux plus doux ,
 Laissons voyager l'avarice ;
 Sur le gazon reposons-nous ,
 Tandis que l'ardente Ecrevisse
 Embrase le ciel en courroux.
 Ainsi qu'à la céleste troupe ,
 Pendant le regne des chaleurs ,
 Hébé nous verse à pleine coupe
 Le jus des fruits , l'esprit des fleurs.
 La neige , avec art préparée ,
 Eguise nos sens émouffés ;
 On diroit que ces fruits glacés
 Sortent des jardins de Borée.
 Vénus se permet en Été
 Une modeste nudité.
 Dans une alcove parfumée ,
 Impénétrable au Dieu du jour ,
 La Pudeur , sans être alarmée ,
 Dort sur les genoux de l'Amour.
 Un doux loisir est nécessaire ;
 L'esprit , de soins débarrassé ,
 On passe le jour sans rien faire ;
 Un tel jour est bientôt passé.
 Du midi l'ardeur violente
 N'est pas un supplice pour nous :
 Si la chaleur est accablante ,
 Tous les remèdes en sont doux.
 Mais j'entends le bruit du tonnerre

R
 Ju
 Au
 Les
 L'a
 Ma
 Et l
 Sur
 Lan
 Iris
 Fain
 Déj
 Brû
 Déj
 Le l
 Se p
 Sur
 L'ex
 Fcia
 Et ta
 Plon
 Attm
 Il ou
 Les b
 O qu
 Cet a
 D'un
 S'éch
 Voie
 Amo
 Venu
 Et les

Les quatre Saisons. 179

Retentir sur les monts voisins :
Juno vient déclarer la guerre
Au Dieu protecteur des raisins.
Les portes du ciel s'obscurcissent :
L'air sifle , les antres mugissent ;
Mais bientôt les vents sont calmés ;
Et les tempêtes dissipées ,
Sur les montagnes escarpées ,
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, sur un trône de nues ,
Fait briller son arc lumineux ;
Déjà les Nymphes revenues ,
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà, pressé par sa rivale ,
Le Roi des astres moins ardent ,
Se Précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'opale.
L'extrémité de ses rayons
Eclaire au loin la mer profonde ;
Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde ;
Aimé de feux étincelans ,
Il ouvre à ses courriers brûlans
Les barrières de l'autre monde.
O qu'il est doux de respirer
Cet air frais , ces pures haleines
D'un vent , qui du fond des fontaines
S'échappe , & n'osant murmurer ,
Voile sur l'aile du mystère !
Amour , il est temps de régner ;
Vénus se promène à Cythere ,
Et les Graces vont se baigner.

180 *Les quatre Saisons.*

Au fond d'un bosquet d'Idalie,
 Dont nul mortel n'ose approcher,
 La fontaine d'Acidalie
 Se filtre à travers un rocher;
 Et suivant une pente douce,
 Qui la conduit en l'égarant,
 Elle remplit, en murmurant,
 Un bassin revêtu de mousse.
 Les arbres courbés alentour,
 La dérobent à l'œil du jour;
 Un buisson fleuri l'environne,
 La tubéreuse & l'anémone
 Entourent ses bords séduisans;
 Et l'oranger qui la couronne
 Est parsemé de vers luisans.
 Que Plutus, d'une main fantasque,
 Orne les bains de Danaë,
 Thalie, Euphrosine, Aglaé,
 N'aiment que les beautés sans masque;
 Le luxe expire sous leurs pas.
 Sœurs aimables de la Nature,
 Elles se baignent dans ses bras;
 L'onde, en caressant leurs appas,
 Devient plus brillante & plus pure.
 Plongé dans ce riant bassin,
 L'Amour poursuit les immortelles,
 Et frappant l'onde de ses ailes,
 Il la fait jaillir sur leur sein.
 Une douce & molle rosée,
 Remplit le calice des fleurs;
 La nuit, du trésor de ses pleurs,
 Rafraîchit la terre embrasée.

On
 Da
 Le
 Se
 Ma
 Ref
 L'O
 Offi
 Et p
 Il au
 Brûl
 Brûl
 La j
 S'éla
 Enfla
 La c
 Tom
 Dans
 O nu
 Fleuv
 L'Am
 Triem
 En vai
 Les an
 Le feu
 S'accr
 Le bai
 L'Amo
 Jadis
 Dans le
 Un ruis
 Les am
 To

Les quatre Saisons. 181

On voit sur la plaine des mers
Danser les Nymphes vagabondes;
Le parfum de leurs tresses blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs;
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes :
L'Olympe, sans être irrité ,
Offre l'appareil d'un orage ;
Et par cette effrayante image ,
Il augmente sa majesté.
Brûlante des feux de l'été ,
Brûlante des feux du bel âge ,
La jeunesse, loin du rivage ,
S'élance & poursuit la beauté.
Enflammez , charmantes baigneuses ,
La cour du frère de Pluton ;
Tombez , Naiades dédaigneuses ,
Dans les bras nerveux de Triton. '
O nuit ! que vous voyez de charmes !
Fleuves, que vous êtes heureux !
L'Amour, dans vos flots amoureux ,
Trempe la pointe de ses armes.
En vain, dans les bois d'alentour ,
Les amans cherchent les fontaines ;
Le feu qui consume leurs veines
S'accroît dans l'humide séjour :
Le bain ne guérit point leurs peines ,
L'Amour seul peut calmer l'amour.
Jadis , près des bords du Bosphore ,
Dans les jardins du vieux Selim,
Un ruisseau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.

182 *Les quatre Saisons.*

Les bains du tyran de l'Asie
 Touchoient au bord de ce ruisseau :
 En été, la belle Aspasia
 Venoit respirer dans son eau.
 Souvent Zulim, au bord de l'onde,
 Suivoit le Sultan révére :
 Que l'orgueil des rangs se confonde !
 L'esclave heureux fut préféré
 Au maître impérieux du monde.
 Un pigeon s'abattit un jour
 Dans les bras du Page fidele ;
 Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
 Reconnut l'oiseau de l'Amour,
 Au billet caché sous son aile.
 Il l'ouvre, il lit avec transport :

« Jeune Ichoglan, bénis ton sort :
 » Le ruisseau, dont l'onde incertaine
 » Dans ces bois aime à s'enfermer,
 » Par une route souterraine,
 » Au sein des mers court s'abymer,
 » Aspasia est prête à te suivre :
 » Sois son pilote & son vainqueur ;
 » Si tu crains de cesser de vivre,
 » Tu n'es pas digne de son cœur ».
 Zulim conçoit tout le mystere ;
 Un seul mot instruit un amant.
 Le doux messager de Cythere
 Devant lui vole lentement :
 Rempli des plus douces alarmes,
 L'esclave au milieu des roseaux,
 Découvre, adore mille charmes

Les quatre Saisons. 183

Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle , son cœur palpite,
Il s'élançe, il se précipite ;
Mais, en plongeant dans le canal ,
Quel aspect le trouble & l'irrite !
Il voit son maître & son rival :
Comment sauver la favorite
Du fer ou du cordon fatal ?
Un baiser de feu le rassure.
Sultan , à tes yeux éperdus ,
Le couple amoureux & parjure
A combié l'audace & l'injure ;
Tous deux , unis & confondus ,
Fendent de leurs bras étendus ,
Le sein de l'onde qui murmure.
Errans de détour en détour ,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour ;
L'effroi qu'inspire la nature ,
Est surmonté par leur amour.
Portés sur les bouillons de l'onde ,
Ils entrent dans la mer profonde ;
Leurs regards implorent les cieux ;
Mais un esquif s'offre à leurs yeux ,
Au pied d'un rocher solitaire :
Tous deux y volent , & les Dieux
Conduisent la barque à Cythere.

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIEME.

QUELS parfums remplissent les airs ?
 Où porter mes regards avides ?
 Des tapis plus frais & plus verds
 Renaissent dans nos champs arides :
 La Nature efface ses rides ;
 Tous ses trésors nous sont ouverts ;
 Et le jardin des Hespérides ,
 Est l'image de l'Univers.
 C'en est fait la Vierge céleste ,
 En découvrant son front vermeil ,
 Adoucit , d'un regard modeste ,
 L'ardeur brûlante du Soleil.
 Redoutable fils de Latone ,
 Tu cesses de blesser nos yeux ;
 Vertumne ramène Pomone ,
 Et mille fruits délicieux
 Brillent sur le sein de l'Automne.

O Sœur aimable du Printemps !
 Tu viens acquitter ses promesses ;
 Si tes biens sont moins éclatans ,
 Tu n'as point de fausses richesses :

Loi
 Et
 Ta
 De
 L'ai
 Te
 Les
 Cou
 Et
 Ont
 Le
 Se
 Tu
 Dans
 Ent
 Qui
 Le
 Se

 La
 Et
 Un
 Nos
 Res
 La
 Les
 La
 Les
 Et
 Thém
 Juge
 Et

Les quatre Saisons. 185

Loin de toi le fard de Vénus ,
Et le clinquant de l'impofture ;
Ta main dépouille la Nature
De fes ornemens fupflus :
L'air négligé dans la parure ,
Te donne une beauté de plus.
Les fruits plus nombreux que les feuilles ,
Couronnent les arbres chéris ;
Et tous les biens que tu recueilles ,
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le regne fortuné d'Aurée
Se renouvelle dans ta Cour ;
Tu pefes la Nuit & le Jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux ,
Qui font la richeffe du monde ,
Le Ciel , de la Terre amoureux ,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La Paix , Reine de l'Univers ,
Etouffe la voix des trompetes ;
Un jour plus doux luit fur nos têtes.
Nos travaux, mêlés de concerts ,
Reffemblent aux plus belles fêtes ;
La Nature reprend fes droits ,
Les Dieux descendent des montagnes ,
La Gloire habite les campagnes ,
Les Mufes rêvent dans les bois ;
Et laffe d'accorder les Rois ,
Thémis , affife au pied d'un chêne ,
Juge les chanfons de Philene ,
Et donne aux bergeres des loix.

186 *Les quatre Saisons.*

Les fiers amans de la Fortune
 Ont quitté la chaîne impertune
 De la faveur & du devoir ;
 L'Art , l'Industrie & le Savoir ,
 Sortent des villes dépeuplées ,
 Et l'Abondance vient revoir
 Ses richesses accumulées.
 Ton regne paisible & charmant ,
 Fait oublier celui de Flore ,
 Automne , la Terre t'adore ,
 Et l'Univers est ton amant.
 Belle encore au déclin de l'âge ,
 Toi seule , ô divine Saison !
 Utile , douce , aimable & sage ,
 As mérité le double hommage
 Du Plaisir & de la Raison.

O que les Muses sont dociles
 Dans ces vergers délicieux !
 Mes vers inspirés par les Dieux ,
 Naissent plus doux & plus faciles :
 L'art de la rime n'est qu'un jeu ,
 L'expression suit la pensée ,
 Et mon ame au Ciel élançée ,
 Vole sur des ailes de feu.
 Dans cette aimable solitude ,
 L'esprit captif sort de prison ;
 Le plaisir abrége l'étude ,
 Tous deux étendent la Raison.
 Erreur que l'Orgueil déifie ,
 Préjugé , tyran des mortels ,
 Cédez à la Philosophie

Qu
 C
 Et
 A l
 Vos
 Bril
 La
 Déc
 Je v
 Et j
 Malg
 Le F
 L'Ai
 Déc
 Ses T
 La lu
 Form
 Renf
 D'un
 La Na
 L'Air
 Les F
 Sont
 Tout
 Et la
 Unit p
 L'Hon
 Fiers a
 Les ét
 Ignore
 Et mé
 Tout

Les quatre Saisons. 187

Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope ,
Et vous , atomes échappés
A l'œil perçant du microscope ,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La Vérité , fille du Temps ,
Déchire le voile des fables ;
Je vois des mondes innombrables ,
Et j'apperçois des habitans.
Malgré ces volcans homicides ,
Le Feu lui-même est habité ;
L'Air , dans ses ondes si fluides ,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ses Néréïdes.
La lumière , dont les couleurs
Forment la parure du monde ,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La Nature anime les marbres ;
L'Air , le Feu , la Terre & les Eaux ,
Les Fruits qui font plier nos arbres ,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit , rien n'est inutile ;
Et la reine des animaux ,
Unit par différens anneaux
L'Homme superbe & le Reptile.
Fiers amans de la liberté ,
Les êtres , l'un de l'autre esclaves ,
Ignorent leur captivité ,
Et méconnoissent leurs entraves.
Tout cede à la commune loi :

188 *Les quatre Saisons.*

Terre orgueilleuse & téméraire ,
 Apprends que l'astre qui t'éclaire ,
 Se doit au monde comme à toi.
 Obéis , remplis ta carrière ,
 Adore la source première
 Des beaux jours qui te sont donnés ;
 Reçois & répands la lumière
 Sur d'autres globes fortunés.
 Ainsi mon esprit se dégage
 Des erreurs du peuple & des grands ;
 Malgré la vanité des rangs ,
 Tous les êtres sont pour le sage
 Moins inégaux que différens.
 Ainsi ma Muse s'abandonne
 A son caprice renaissant ;
 Et tandis qu'un Dieu caressant
 D'un double myrte la couronne ,
 Le Soleil , moins éblouissant ,
 Abrege les jours de l'Automne.

Pomone , avant que de périr ,
 Semble redoubler ses caresses ;
 Les arbres chargés de richesses ,
 Se courbent pour nous les offrir.
 Lasse de ramper sur nos treilles ,
 La vigne élève ses rameaux ,
 Et suspend ses grappes vermeilles
 Au front superbe des Ormeaux :
 Ses fruits si funestes aux Perses ,
 Et si délicieux pour nous ,
 Confondant leurs couleurs diverses ,
 Forment les accords les plus doux.

Tou
 De C
 Mille
 Sem
 Oran
 Limo
 Et vo
 Cour
 Raissi
 Etanc
 Pom
 Resse
 Tomb
 Sur le
 L'Am
 Descen
 Et vien
 Les po
 Accou
 Le fru
 Brille ,
 Et rem
 Nym
 Allez
 La pou
 L'amb
 Un sec
 Le ciel
 L'Ama
 Rappel
 Et la ca
 Des dou

Les quatre Saisons. 189

Toutes les ronces sont couvertes
De Coings dorés & de Pavis ;
Mille Grenades entr'ouvertes ,
Sement la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée ,
Lemons & Ponceirs fastueux ,
Et vous, Cédras voluptueux ,
Couronnez l'Automne charmée ;
Raisins brillans , dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse ;
Pommes , dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse ,
Tombez & renaissiez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour , que l'Automne rappelle ,
Descend du Ciel dans nos vergers ,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des Orangers.
Accourez , Nymphes timides ;
Le fruit , sur la terre tombé ,
Brille , s'élève en pyramides ,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes , enlevez vos corbeilles ,
Allez offrir au Dieu des eaux ,
La pourpre qui couvre nos treilles ,
L'ambre qui pare nos côteaui.
Un second Printemps vient d'éclorre ,
Le ciel répand des rayons d'or ,
L'Amaranthe & le Tricolor
Rappellent le regne de Flore ,
Et la campagne brille encore
Des douces couleurs de l'Aurore.

190 *Les quatre Saisons.*

Vesper commence à rayonner ,
 Io mugit dans les villages ,
 Et les Pasteurs vont ramener
 Leurs troupeaux loin des pâturages.
 Le Soleil tombe & s'affoiblit ;
 Montons sur ces rochers sauvages ;
 Allons revoir ces paysages
 Que l'ombre du soir embellit.
 Ici des champs où la culture
 Etale ses heureux travaux ,
 Une source brillante & pure ,
 Qui , par la fraîcheur de ses eaux ,
 Rajeunit la sombre verdure
 Des prés , des bois & des côteaux :
 Là , des jardins & des berceaux
 Où regnent l'art & l'imposture ,
 Des tours , des fleches , des crénaux ,
 Des donjons d'antique structure ;
 Sur le chemin de ces hameaux ,
 De longues chaînes de troupeaux ,
 Un pont détruit , une masure ;
 Plus loin , des villes , des châteaux ,
 Couverts d'une vapeur obscure ;
 Le Jour qui fuit , l'air qui s'épure ,
 Le Ciel allumant ses flambeaux ,
 Tout l'horison que l'œil mesure ,
 Offrent aux yeux de la Peinture ,
 Des contrastes toujours nouveaux ,
 Et font aimer dans leurs tableaux
 Le coloris & la Nature.

Mais la Nuit , au trône des cieux ,

Dissip
 Vient
 Sur de
 La scœ
 Se leve
 Et répa
 Le jour
 Elle em
 Qu'aba
 Elle écl
 Qui pla
 La vagu
 Brise &
 De sa l
 Favorab
 Elle don
 L'éclat d
 Semble v
 Lorsqu'i
 Son regn
 Sur les n
 Neptune
 Et de nos
 Role prest
 Conduits
 On voit d
 Tracer d'i
 Sur le feir
 Tandis qu
 Contemp
 Le Nord t
 Devient le

Les quatre Saisons. 191

Disſipant au loin les nuages ,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images ;
La ſœur aimable du Soleil ,
Se leve ſur l'onde appaiſée ,
Et répand de ſon char vermeil ,
Le jour tendre de l'Éliſée.
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'aſtre du monde ;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent ſur la mer profonde ;
La vague tremblante de l'onde
Brife & diſſipe les rayons
De ſa lumière vagabonde :
Favorable à la Volupté ,
Elle donne au Plaiſir des armes ;
L'éclat de ſon globe argenté
Semble voiler la nudité ,
Lorſqu'il en montre tous les charmes ;
Son regne eſt celui de l'Amour.
Sur les mers , d'écume blanches ,
Neptune marche avec ſa cour ,
Et de nos flottes enrichies ,
Iole preſſe le retour.
Conduits par les mains des Syrenes ,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables ſillons
Sur le ſein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé ,
Contemple ſon vaſte rivage ,
Le Nord tout-à-coup enflammé ,
Devient le ſpectacle du ſage

192 *Les quatre Saisons.*

Et l'effroi du peuple alarmé.
 Une lumière étincelante
 Embrase le voile des airs ;
 Avant-couriere des Hivers ,
 Quelle autre Aurore plus brillante
 S'élève au milieu des éclairs !
 Les Dieux ont-ils , dans leurs balances ,
 Pesé le sort des Nations ?
 Emu par nos divisions ,
 Le Ciel fait-il briller ses lances ?
 Ses feux & ses rayons épars ,
 Ses colonnes , ses pyramides ,
 N'offrent à des regards timides
 Que les jeux sanglans du Dieu Mars.
 Voilà les nombreuses armées ,
 Voilà les combats éclatans ,
 Qui de nos guerres rallumées ,
 Furent les présages constans.
 La frayeur naissoit du prestige ;
 Mais nos yeux bientôt satisfaits ,
 Verront renaître le prodige ,
 Sans en redouter les effets.
 Brillez , Aurore boréale ,
 De la Nuit éclairez la cour ;
 En vous voyant , le beau Céphale
 Croit voir l'objet de son amour ;
 Et l'Hirondelle matinale ,
 S'étonne d'annoncer le jour.
 Palès rappelle dans la plaine
 Et les bergers & les troupeaux ;
 Vulcain rallume ses fourneaux ,
 Et la troupe du vieux Silène

S'éleva

S'éleva
 Au b
 Les B
 Trom
 Bacch
 Ce Di
 Ouvre
 Il brill
 D'Am
 On vo
 Les Sa
 Un Fa
 REMPL
 Les Je
 Répan
 Ses Tig
 Sont ca
 Momus
 Egypan
 Vienn
 L'heure
 Le Sole
 La marc
 Et porté
 L'Amou
 Pan, da
 Foule les
 A ses yeu
 Folâtre &
 Le nectar
 L'onde &
 Et l'urne

Les quatre Saisons. 193

S'éveille au pied de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane ,
Les Bacchantes ouvrent les yeux ;
Trompé par la clarté des cieux ,
Bacchus sort des bras d'Ariane ;
Ce Dieu , de pampres couronné ,
Ouvre la scène des vendanges ;
Il brille , il marche environné
D'Amours qui chantent ses louanges :
On voit danser devant son char ,
Les Satyres & les Driades ;
Un Faune enivré de nectar ,
Remplit la coupe des Ménades ;
Les Jeux qui le suivent toujours ,
Répendent des fleurs sur ses traces ;
Ses Tigres , conduits par les Graces ,
Sont careffés par les Amours.
Momus , Terpsichore , Thalie ,
Egypans , Centaures , Sylvains ,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la Folie.
Le Soleil voit , en se levant ,
La marche du vainqueur du Gange ;
Et porté sur l'aile du Vent ,
L'Amour annonce la vendange.
Pan , dans le creux de ce rocher ,
Foule les présens de l'Automne ;
A ses yeux , la jeune Erigone
Folâtre & n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade ,
L'onde & le vin sont confondus ,
Et l'urne de chaque Naiade ,

194 *Les quatre Saisons.*

Devient la tonne de Bacchus,
 Les flots de la liqueur sacrée,
 Couvrent la campagne altérée ;
 Tout boit, tout s'enivre, tout rit ;
 Et de la joie immodérée,
 Jamais la source ne tarit.
 Le myrte, aux Amours favorable,
 A dérobé moins de plaisirs,
 Que cet arbusste vénérable
 N'a vu couronner de desirs.
 Sous les pampres de cette vigne,
 Un amant n'est jamais trahi ;
 Plus il jouit, plus il est digne
 Du bonheur dont il a joui.
 Bacchus rajeunit tous les âges ;
 Ses charmes ramènent toujours
 La Folie au temple des sages,
 La Raison au sein des Amours.

Acis, aussi jeune que Flore,
 Touchoit à cet âge charmant,
 Où l'ame éprouve le tourment
 De desirer ce qu'elle ignore :
 Plus belle & moins jeune que lui,
 Thémire, semblable à Pomone,
 Commençoit à craindre l'ennui
 Des derniers jours de son Automne ;
 L'Amour seul a droit de charmer
 L'ame qu'il a déjà charmée ;
 Ac s'avoir besoin d'aimer,
 Thémire d'être encore aimée.

Les quatre Saisons. 195

La beauté voit périr ses traits ;
Les roses du teint se flétrissent ,
Mais le cœur ne vieillit jamais ,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis ;
Aimer de nouveau , c'est renaître :
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur , long-temps indécis ,
Choisit enfin ce jeune maître.
Etouffez les rayons du Jour ,
Pampres , dont le feuillage sombre
S'élève & retombe alentour ;
La Raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'Amour.
Lierre amoureux , toi qui conspires
À rendre ce berceau charmant ,
Viens cacher l'amante aux Satyres ,
Aux Nymphes dérober l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine ,
Honteuse de ne l'être pas ,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide ,
Craint de séduire la candeur ;
L'embarras d'un amant timide ,
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enivrée , éperdue ,
Tour-à-tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue ,
À la gloire de résister.
Eclairés d'un jour favorable ,
Les yeux de son amant aimable ,

196 *Les quatre Saisons.*

Sur les foibles traces du temps ,
N'ont vu que les fleurs du Printemps.
Heureux âge de l'indulgence !
Où les dégoûts sont inconnus ;
Où tous les feux d'intelligence ,
Conspirent pour la jouissance ;
Où toute mortelle est Vénus !

Thémire n'a point de rivale ;
Le feu dont Acis est brûlé ,
De leurs ans remplit l'intervalle ;
Et l'Amour , aux cieux envolé ,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du regne de Bacchus ,
Annonce ces combats aimables ,
Où les Satyres sont vaincus
Par les Nymphes infatigables.
Jours fortunés ; mais peu durables :
Bientôt le brutal Africus ,
Ouvrant ses ailes redoutables ,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les Hirondelles assemblées ,
S'élançant du faite des tours ,
Au fond des grottes reculées ,
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.
Entassés comme des nuages ,
Mille oiseaux traversent la mer ,
Le retour de l'affreux Hiver ,
S'annonce par leurs cris sauvages.
Le fer tranchant va déchirer

Les quatre Saisons. 197

Le sein des plaines découvertes,
Et Vertumne , en pleurant nos pertes ,
Nous apprend à les réparer.
Eole menace le monde ,
Borée en sa prison rugit ;
La mer qui s'enfle , écume , gronde ,
Et son rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes ,
Cherchent les antres des déserts ;
Et les Hyades , dans les airs ,
Ont renversé leurs froides urnes.
Vents , triomphez en liberté ,
Allez dépouiller la Nature
Des vains titres de sa fierté :
Que sert un reste de parure ,
Quand on a perdu la beauté ?
Dispersez ces feuilles séchées ,
Dévorez ces plantes couchées ,
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi , les délices du monde ,
Toi , qui plaisois à tous les yeux ,
Saison si belle & si féconde ,
Automne , reçois mes adieux.

L' H I V E R.

CHANT QUATRIEME.

Les Vents ravagent nos prairies ,
Tout meurt dans nos champs désolés ;
Et de nos humbles bergeries ,
Les fondemens sont ébranlés.
Déjà les Graces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons ;
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons.
Content de régir nos villages ,
Et d'enchaîner nos libertés ,
Il laisse à ses freres volages
L'empire bruyant des Cités.

Foibles esclaves de Cythere ,
Fuyez nos plaisirs innocens ;
Dérobez vous aux traits perçans
Que lance le noir Sagittaire.
Le regne de l'art imposteur
Commence où la Nature expire ;
Volez dans ce monde enchanteur ,
Où le luxe tient son empire.
La nouvelle Persépolis

Les quatre Saisons. 199

Vous ouvre ses portes dorées ;
Chassez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées ;
Et changez en vices polis ,
Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous , que la paix & les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques ,
Autour de nos foyers gothiques ,
Nous allons oublier Paris ,
Et vos plaisirs Asiatiques :
Croyez qu'au fond de nos châteaux ,
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgré les torrens du Verseau ,
Le soufle glacé des tempêtes
Epargne les myrtes nouveaux
Dont les Plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des Rois
Qu'habite le paisible Astrée :
Il faut que l'ame , quelquefois
Au sein du tumulte enivrée ,
Revienne , dans le fond des bois ,
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer ,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même ,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi désertter nos campagnes ,

200 *Les quatre Saisons.*

Quand les sauvages aigilons
 Chassent, du sommet des montagnes,
 La pauvreté dans nos vallons ?
 L'aspect des misères humaines
 Est plus touchant qu'il n'est affieux :
 Craint-on de voir les malheureux ,
 Quand on veut soulager leurs peines ?
 Le front du riche s'obscurcit ,
 Et l'aspect du malheur le blesse :
 Dans le séjour de la mollesse ,
 Le cœur se ferme & s'endurcit.
 Trop fier de ses avantages ,
 La Ville détourne les yeux
 Du sombre tableau des Villages ,
 Dont les toits , couverts de feuillages ,
 S'ouvrent aux injures des cieux.
 Tranquille sous un dais superbe ,
 A la clarté de cent flambeaux ,
 On ne voit point , dans nos hameaux ,
 La pauvreté disputer l'herbe
 Aux plus féroces animaux.
 Auprès d'un foyer magnifique ,
 On bénit le farouche Hiver ,
 Qui , dans un salon pacifique ,
 Respecte la douceur de l'air.
 On croit que la misanthropie
 Aigrit les maux qu'on ne sent pas ;
 Ainsi le luxe dans ses bras ,
 Engourdit notre ame assoupie.
 Honteux d'aimer , fiers d'être ingrats ,
 Dans des intrigues puériles
 Nous épuisons nos cœurs stériles :



Les quatre Saisons. 201

Moins sensibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles,
Impatiens & bientôt las ;
Nous traînons nos jours inutiles,
Nous rêvons , nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs :
C'est en faveur du plaisir même,
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'Hiver pour le sage ;
La terre , qu'Éole ravage ,
Plaît encor dans sa nudité ;
Les monts , entourés d'un nuage ,
Imposent par leur majesté ;
L'aspect de Neptune irrité ,
Frappant en fureur son rivage ,
Répand sur tout son paysage ,
L'ame , la vie & la fierté ;
Et la campagne plus sauvage ,
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des élémens ,
L'Hiver lui-même a des momens ;
Les ruines de la Nature
Plaisent encor à ses amans.
Nos hameaux auroient plus de charmes ,
S'ils étoient moins inhabités ,
Et s'ils n'arrosoient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les Cités.
La terre , en esclave servile ,
S'épuisera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate Ville

202 *Les quatre Saisons.*

Qui change en tributs nos bienfaits ?
 Enrichis des biens qu'ils moissonnent ,
 Si nos Laboureurs , qui frissonnent !
 Sous leurs toits de chaumes couverts
 Jouissoient du moins , les Hivers ,
 De l'abondance qu'ils nous donnent ;
 Si le fleuve de nos trésors ,
 Long temps égaré dans sa course ,
 Remontoit enfin à sa source
 Pour enrichir ses premiers bords ,
 Alors la Misere effrayante ,
 Dont la main foible & suppliante
 Implore un secours refusé ,
 Béniroit l'image riante
 De notre luxe humanisé.
 Le cours de nos destins prospères ,
 En répandant notre bonheur
 Sur l'héritage de nos peres ,
 Sauveroit la vie & l'honneur
 Aux esclaves involontaires ,
 Que le fer sanglant du vainqueur ,
 Ou que la bassesse du cœur
 Rendit jadis nos tributaires.
 Tout malheureux est avili :
 Chassez l'indigence importune ,
 Et le Village est ennobli ;
 La gloire y suivra la fortune ;
 J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybelle ,
 Forçons la paresse rebelle
 A surmonter la pauvreté ;

Les quatre Saisons. 203

En rendant la terre plus belle,
Augmentons sa fécondité.
Déjà, sur la terre endurcie,
L'Hiver commence ses travaux ;
Déjà la tête des ormeaux
Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile ;
La chasse dispose ses rets,
La fournaise épure l'argile ;
Vulcain change en verre fragile
La fougère de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient ;
Pour former nos simples tapis,
La paille & le jonc se marient ;
Nos vœux, nos besoins qui varient,
Réveillent les arts assoupis.
L'ennui, ce tyran domestique,
Dans nos hameaux est ignoré :
Ici, le pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique ;
Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique ;
Et sur un banc mal assuré,
La bergère la plus antique,
Chante la mort du Balafre,
D'une voix plaintive & tragique.
O ! que ces objets innocens

204 *Les quatre Saisons.*

Ont de droits sur l'ame d'un sage !
La campagne la plus sauvage
Porte le calme dans nos sens.

Les loix de la Philosophie
Naissent du principe du goût :
Ce qu'on aime , on le déifie ,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme seul de l'habitude
Me fait vanter la solitude ;
Jadis l'Hiver , loin de Paris ,
Effrayoit ma folle jeunesse ;
Je croyois , dans nos champs flétris ,
Voir les rides de la vieillesse.
Ces bois blanchis par les frimats ,
Où j'entretiens ma rêverie ,
Ce fleuve , dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats ,
Qui , pour embrasser la prairie ,
Ouvre , étend & courbe ses bras ;
Ces lieux , pour moi remplis d'appas ,
Etoient jadis la Sybérie :
Jusques dans l'ombre des déserts ,
Le bruit séduisant des théâtres
Venoit étouffer les concerts
De nos Villageoises folâtres.
Le Luxe , environné des arts ,
Roi d'une Ville singuliere ,
Changeoit le Village en chaumiere ,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs Campagnards ,
Marqués au crayon de Moliere.

Les quatre Saisons. 205

Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable & fantasque,
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge & la vérité ;
L'asyle élégant & champêtre,
Où deux amans sont renfermés ,
Moins par le plaisir d'être aimés ,
Que par l'orgueil de le paroître ;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille ,
Où l'enjouement se refroidit ,
Si la faryre ne l'éveille ;
Où le Vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées ;
Où le vin , versé par les Fées ,
Coule dans l'or & le crystal :
Enfin , le tumulte & l'orgie ,
Vénus & ses temples ouverts ,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts :
Tout , au séjour de la licence ,
Appelloit mon cœur égaré ;
La Ville avoit défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience ,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience ,
L'Hiver n'est plus si rigoureux ,
Le désert remplace la Ville ;
Où je crois vivre plus tranquille ,

206 *Les quatre Saisons.*

Là , je m'estime plus heureux.
Nos donjons , nos tours délabrées ,
Monumens antiques des Goths ,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées :
Sans aimer la grossièreté
De nos ayeux encor barbares ,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le Chevalier , le Paladin
Viennent remplir mes rêveries ,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin :
Leurs tournois , leurs galanteries
Empreints sur un marbre grossier ,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour , tout couvert d'acier ,
Au lieu de guirlandes fleuries ,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château ;
Les haches-d'armes , les massues ,
Les arcs s'élèvent en monceau.
Dans cette tour mal réparée ,
Quel objet frappe mes regards ?
De fer la muraille entourée ,
Des pigeons perchés sur des dards ;
La Colombe de Cythérée
Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'Histoire
Eclaire à mes yeux le passé.

Les quatre Saisons. 207

J'apprends au livre de Mémoire ,
Livre utile & presque effacé ,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la Gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture ;
Mais aux yeux de la Vérité ,
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture :
Le chalumeau des Troubadours ,
Le luth du bon roi de Navarre ,
N'égalent pas l'humble guitare
Des moindres Chantres de nos jours.
Ami de nos ayeux célèbres ,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles convertis de ténèbres ,
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & grossière ,
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus ?
L'erreur est un malheur de plus :
Moins notre esprit a de lumière ,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars ,
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naissans de toutes parts ?
Loin de moi semblable imposture ;
Les Arts fécondent la Nature ,
Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison ,

206 *Les quatre Saisons.*

Là , je m'estime plus heureux.
Nos donjons , nos tours délabrées ,
Monumens antiques des Goths ,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées :
Sans aimer la grossièreté
De nos ayeux encor barbares ,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le Chevalier , le Paladin
Viennent remplir mes rêveries ,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin :
Leurs tournois , leurs galanteries
Empreints sur un marbre grossier ,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour , tout couvert d'acier ,
Au lieu de guirlandes fleuries ,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château ;
Les haches-d'armes , les massues ,
Les arcs s'élèvent en monceau.
Dans cette tour mal réparée ,
Quel objet frappe mes regards ?
De fer la muraille entourée ,
Des pigeons perchés sur des dards ;
La Colombe de Cythérée
Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'Histoire
Eclaire à mes yeux le passé.

Les quatre Saisons. 207

J'apprends au livre de Mémoire ,
Livre utile & presque effacé ,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la Gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture ;
Mais aux yeux de la Vérité ,
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture :
Le chalumeau des Troubadours ,
Le luth du bon roi de Navarre ,
N'égalotent pas l'humble guitare
Des moindres Chantres de nos jours.
Ami de nos ayeux célèbres ,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles convertis de ténèbres ,
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & grossière ,
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus ?
L'erreur est un malheur de plus :
Moins notre esprit a de lumière ,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces , ces chardons épars ,
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naissans de toutes parts ?
Loin de moi semblable impollure ;
Les Arts fécondent la Nature ,
Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison ,

208 *Les quatre Saisons.*

Tandis que les neiges pressées,
 Couvrent le toit de ma maison.
 Seul, & souvent heureux de l'être,
 Je me fais un utile jeu
 De voir consumer par le feu
 Le tronc vénérable d'un hêtre.
 Cet arbre sembloit, au Printemps,
 Régner sur tout le paysage :
 La mousse & la rouille du temps
 Déceloient seules son grand âge :
 Ses rameaux, penchés alentour,
 Formoient un temple pour les Graces ;
 A son pied l'on voyoit les traces
 Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
 Cent ans il repoussa la guerre
 Des Aquilons impétueux ;
 Inébranlable & fastueux,
 Il fouloit le sein de la terre ;
 Son front brûlé par le tonnerre,
 En étoit plus majestueux.
 Quels Dieux ont causé sa ruine ?
 Un Bucheron foible & courbé,
 A frappé l'arbre en sa racine,
 Le roi des forêts est tombé.

Aîlé d'une sombre lanterne,
 Le soir je dirige mes pas
 Vers l'antique & vaste caverne
 Où le Nestor de ces climats
 Rassemble, police & gouverne
 Tous les Bergers de ces Etats.
 Dans cette grotte mal taillée,

Les quatre Saisons. 209

La Sœur aimable de l'Amour
Appelle sur la fin du jour
Nos Bergeres à la veillée.
L'amant d'Io , débarrassé
Du soin de fillonner la plaine ,
Y réchauffe de son haleine
Philémon que l'âge a glacé ,
Lisette & le jeune Philene.
Des arbres en cercles arrondis ,
Forment le rustique théâtre
Où la Villageoise & le Pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumière ,
Que l'air agite & fait pencher ,
Découvre à l'assemblée entière
La profondeur de ce rocher.
C'est-là que les longues soirées
S'écoulent comme des momens ;
Nos fêtes , dans ces lieux charmans ,
Naissent sans être préparées.
La Romance , le Fablio
Nous content leurs douces sonnettes :
Ici , les fastes de Clio
Sont des recueils de chanfonnettes :
Ici l'on tient la cour d'Amour ,
Si redoutable aux infidelles ,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galans & les plus belles ;
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici , l'accusé doit répondre ;
Le Juge ordonne , on obéit ;

210 *Les quatre Saisons.*

Chaque amante a droit de confondre
 Le perfide qui la trahit.
 Un soir , dans ce Sénat champêtre,
 Eglé , bergere de vingt ans ,
 Nous dit qu'elle sauroit peut-être
 Une histoire de son Printemps.
 Alors toute la troupe émue
 Se rapproche pour écouter ;
 Le seul Myfis baissoit la vue ,
 Eglé commença de conter.
 Une Bergere assez jolie
 Donna son chien à son vainqueur ;
 Quand elle eut fait cette folie ,
 Il fallut bien donner son cœur :
 En aimant on se croit aimée ,
 Comment ne l'eût-elle pas cru ?
 Le pouvoir qui l'avoit charmée ,
 A chaque instant s'étoit accru ;
 Plus sa foiblesse étoit extrême ,
 Plus l'amant devint imposteur ;
 Hélas ! comment croire menteur
 Un Berger qui dit je vous aime ?
 Un cœur sincère ne craint rien ;
 Mais cette assurance est fatale :
 La Bergere aperçut son chien
 Sur les genoux de sa rivale.
 Le voile alors se déchira ,
 Tout fut changé dans la Nature :
 L'Amour , le temps , rien ne pourra
 Guérir sa profonde blessure ;
 Je la connois , elle en mourra.
 A ces mots Eglé fond en larmes ,

Les quatre Saisons. 211

Et Myfis tombe à ses genoux :
Quoi ! dit-il , j'ai bravé vos charmes ,
Mon cœur s'est éloigné de vous ?
Le supplice est égal au crime ;
J'étois aimé , je suis haï ;
Je vivrai , je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi.
Mon cher Myfis , Eglé t'adore ,
Jamais tu ne fus condamné ;
Si ma fierté t'accuse encore ,
Mon cœur t'a déjà pardonné.
Elle dit : sa voix affoiblie
Expire , & Myfis à ses pieds ,
Les yeux dans les larmes noyés ,
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur ,
Deviennent , quand il les répare ,
La source de notre bonheur.
Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir :
L'art d'adoucir sa destinée ,
Est l'art d'occuper son loisir.
Le Sauvage de la Norvège ,
Cet automate fainéant ,
Voisin des montagnes de neige
Qui le séparent du néant ,
Dans nos plus tristes solitudes ,
Croiroit voir l'Isle des Amours ;
Les nuits que nous trouvons si rudes ,
Seroient pour lui les plus beaux jours.

212 *Les quatre Saisons:*

Jouissons de nos avantages,
 Quittons en foule nos Villages;
 Le vent se leve à l'Orient,
 Et le Ciel, vainqueur des orages,]
 Nous montre un visage riant.
 L'Hiver, plus vif & moins à craindre,
 A levé son voile odieux;
 La terre cesse d'être à plaindre,
 Quand le Soleil brille à ses yeux.
 Déjà les neiges des montagnes
 Resplendent de tous côtés,
 La robe blanche des campagnes
 Etale ses plis argentés;
 La goutte d'eau que l'air épure,
 Se change en perle en se formant;
 L'Hiver, dans toute sa parure,
 Nous montre sa riche ceinture;
 Et des chaînes de diamant
 Semblent resserrer la Nature.
 Fleuve, dont le cours inégal
 Arrose nos plaines fécondes,
 Sous une voûte de crystal,
 Borée emprisonne tes ondes:
 Nos Villageoises vagabondes
 Osent parcourir ton canal.
 Et toi, montagne infortunée,
 Séjour éternel des Hivers,
 Où la Nature abandonnée,
 Regne sur des tombeaux ouverts;
 Dans tes cavernes effroyables,
 Dans tes abîmes si profonds,
 Habités par d'affreux Dragons

Que
 Coun
 Attac
 Qui
 Exerc
 Bravo
 Ces
 Que
 Nous
 Défer
 Sauve
 Et qu
 Au re
 La Sa
 Naître
 Et no
 Eclor
 Bient
 Qui r
 Bient
 Fondr
 Ces e
 Ces vo
 S'end
 Où re
 La be
 Rendr
 Et ses
 La pe
 Se rep

« D

Les quatre Saisons. 213

Que la faim rend impitoyables ;
Courons , tandis que le jour luit ,
Attaquer les monstres sauvages
Qui , dans les ombres de la nuit ,
Exercent leurs cruels ravages ,
Bravons ces Lions dévorans ,
Ces Ours , destructeurs de la terre ;
Que la chasse , ainsi que la guerre ,
Nous arme contre nos tyrans :
Défendons nos hameaux tranquilles ,
Sauvons nos Bergers & nos biens ;
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos Citoyens.
La Santé , de fleurs couronnée ,
Naîtra de ces légers travaux ;
Et nous verrons avec l'année ,
Eclorre des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'Univers ,
Bientôt la seve renaissante
Fondra la glace des Hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne ,
Ces vents enfantés par le Nord ,
S'endormiront dans la caverne
Où regne Borée & la Mort.
La beauté , la force , la vie ,
Rendront à la terre ravie
Et ses trésors & ses couleurs ;
La peine , du plaisir suivie ,
Se reposera sur les fleurs.

« Délices de la double Cime ,

214 *Les quatre Saisons.*

- » Toi, dont les vers mélodieux
- » Rendirent Euterpe sublime,
- » Et les hameaux dignes des Dieux ;
- » VIRGILE, reçois mon hommage ;
- » Ma Muse, au pied de ton autel,
- » Dépose, en tremblant, un ouvrage
- » Que ton nom peut rendre immortel.

INVITATION

A ZÉPHISE.

LE Plaisir couronné de fleurs,
Vient voler sur la table ;
Il attend pour charmer nos cœurs ,
Un moment favorable.
Belle Zéphise , où tu n'es pas ,
Pourroit-il nous séduire !
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens réveiller sous cet ormeau
L'esprit & la faillie ;
On t'attend auprès du tonneau
Qu'a percé la Folie.
Le Champagne est prêt à partir ,
Dans sa prison il fume ,
Impatient de te couvrir
De sa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce vin charmant ,
Lorsque ta main l'agite ,
Comme un éclair étincellant ,
Vole & se précipite ?

216 *Invitation à Zéphise.*

Bacchus en vain dans son facon
Retient l'Amour rebelle ;
L'Amour fort toujours de prison ,
Sous la main d'une Belle.

LES

D.

I
O
V
O
V
I
Et
M
Ne
A
Tou

L'
Et
La
Marc
Les
Tome

LES AMOURS INFORTUNÉES DE MY SIS ET DE ZARA.

R O M A N C E.

ÉCOUTEZ l'histoire
Du beau Mysis & de Zara :
Jamais leur mémoire
Chez les amans ne périra.
Venez tous m'entendre,
Vous, que l'Amour daigne inspirer ;
Quand on est bien tendre ,
On a du plaisir à pleurer.
L'Amour dès l'enfance ,
Venoit badiner avec eux ;
Il formoit leur danse ,
Et présidoit à tous leurs jeux :
Mais ce badinage
Ne servoit qu'à les enflammer ;
Au matin de l'âge ,
Tous deux déjà savoient aimer.

L'ardente jeunesse
Est l'âge brillant des amours ;
La plus douce ivresse
Marqua le printems de leurs jours ;
Leur ame ravie

Tome I.

T

218 *Les Amours infortunées.*

Se confondoit à tout moment ,
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De rians mensonges
Les amusoient dans leur sommeil ;
Toujours quelques songes
Leur faisoient craindre le réveil :
La naissante aurore
Voyoit Zara près de Myfis ;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine,
Où le matin Zara chantoit ;
Voilà la fontaine ,
Où le soir Myfis l'attendoit.
Ce bocage sombre
Vit naître leurs premiers soupirs ;
Ce bois , sous son ombre ,
Cacha leurs innocens plaisirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un sort si beau !
L'Amour qui soupire
Va donc éteindre son flambeau.
Hélas l'hyménée
Alloit bientôt les couronner :
Heure fortunée ,
Que vous êtes lente à sonner !

C'étoit donc la veille

de Myfis & de Zara. 219

De ce jour , de cet heureux jour ,
Que Myfis s'éveille ;
Avec lui s'éveille l'Amour.
Le ciel sans nuage ,
Étoit mille fois plus sercin :
Amour , quel présage
Peut désormais être certain !

Au fond d'un bocage ,
Zara devoit trouver Myfis :
La belle , peu sage ,
L'avoit dit au berger Tharsis ;
Par une imposture ,
Il surprit ce secret fatal ;
Cet ami parjure
De Myfis étoit le rival.

Pour mieux la surprendre ,
Tharsis dans le bois se cacha :
La belle trop tendre ,
Crut voir Myfis , & s'approcha.
Le soleil à peine
Répandoit un peu de clarté ;
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'est donc vous , dit - elle ,
Vous , mon amant dès le berceau ;
Ma flamme fidelle
M'animera jusqu'au tombeau.
Oui , je veux t'y suivre ,
Rien ne pourra nous séparer :
Pour toi je veux vivre ,

220 *Les Amours infortunées.*

Avec toi je veux expirer.

Bergere insensée ,
Mysis t'écoute avec horreur ;
Son ame offensée
Se livre entiere à la fureur :
Un trait vole & frappe ;
Quel cri suit ce trait inhumain !
Dieux ! Tharsis s'échappe ,
Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue ;
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon ame éperdue
T'aime jusques dans ton erreur.
Conserve la vie ,
Hélas ! je la perds sans retour ;
Tu me l'as ravie ,
Mais c'est la faute de l'Amour.

D'une voix mourante ,
Zara fait ainsi ses adieux ;
Et son âme errante
N'anime plus que ses beaux yeux.
O douleur mortelle !
Mysis se frappe au même instant ,
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours constant.

Un tombeau s'élève ,
Les Graces le couvrent de fleurs ;
L'Amour qui l'acheve ,

de Myfis & de Zara. 221

En partant l'arrose de pleurs.
Ils sont donc ensemble ,
Ces Bergers , ces amans parfaits ;
Une urne rassemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergeres fidelles ,
Témoins du sort de ces Bergers ,
Plus vous êtes belles ,
Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux ;
L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

Fin de la premiere Partie.

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce premier Volume.

D	<i>DISCOURS sur la Poésie</i> ,	page 7
I.	<i>Epître sur le Goût</i> ,	23
II.	— <i>Sur les Mœurs</i> ,	31
III.	— <i>Contre le Libertinage</i> ,	38
IV.	— <i>Sur l'Indépendance</i> ,	45
V.	— <i>Sur l'amour de la Patrie</i> ,	49
VI.	— <i>Sur l'Ambition</i> ,	55
VII.	— <i>A mes Dieux Pénates</i> ,	57
VIII.	— <i>A M. Duclos</i> ,	65
IX.	— <i>A M. le Comte de For-</i> <i>calquier</i> ,	70
X.	— <i>Sur la Paresse</i> ,	75
XI.	— <i>Sur l'Hiver</i> t	78
XII.	— <i>Aux Graces</i> ,	82
XIII.	— <i>A M. de Fontenelle</i> ,	90

T A B L E. 223
POÉSIES DIVERSES.

<i>Sur la Cour ,</i>	page 93
— <i>la Superstition ,</i>	95
— <i>l'Orgueil ,</i>	96
— <i>la Mode ,</i>	98
— <i>la Vertu ,</i>	99
— <i>l'Homme ,</i>	101
— <i>la volupté ,</i>	104
<i>LES ROIS , Ode ,</i>	106
<i>Vers sur la traduction du Traité</i> <i>de la Mort , par Sherlock ,</i>	110
<i>Description poétique du matin ,</i>	111
<i>Le Monde poétique ,</i>	115
<i>Impromptu à une Dame de 80 ans ,</i>	120
<i>Fragment d'une Epitre à Uranie ,</i>	121
<i>Réponse à une Dame qui demandoit</i> <i>qu'on corrigeât ses vers ,</i>	122
<i>L'Amour & les Nymphes , Ode</i> <i>Anacréontique ,</i>	124
<i>L'Amour papillon , Ode Anacréon-</i> <i>tique ,</i>	126

Les Poètes Lyriques , Ode , page 128

Vers à Madame la Marquise de

*P*****

135

Madrigal ,

137

Les petits Trous , Conte ,

138

Chanson ,

139

LES QUATRE PARTIES DU JOUR , 140

LES QUATRE SAISONS , Poème , 159

Invitation à Zéphise ,

216

Les amours infortunées de Myfis

& de Zara , Romance ,

217

Fin de la Table.





